1600

A gift of
Associated
Medical Services Inc.
and the
Hannah Institute
for the
History of Medicine

Docteur en médecine
de Lyon (ville natale).

DE L'INFLUENCE

DES

AFFECTIONS DE L'AME,

DANS LES MALADIES NERVEUSES

DES FEMMES.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

DE L'INFLUENCE
DES
AFFECTIONS DE L'AME
DANS LES MALADIES NERVEUSES
DES FEMMES,
AVEC LE TRAITEMENT QUI CONVIENT A CES MALADIES.

Par M. DE BEAUCHENE, Docteur en Médecine, de l'Université de Montpellier, & Médecin de MONSIEUR, *Frere du* ROI.

Juvat integros accedere fontes,
Atque haurire. . . . . .

A MONTPELLIER,

Et se trouve A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. LXXXI.

CSB
RC
346
.B43
1781

TABLE

Introduction, page 1

PREMIERE PARTIE.

Discours I.er *Des Vapeurs en général*, 11

Disc. II. *Sur la nature des maladies vaporeuſes*, 43

Disc. III. *Sur la cauſe immédiate des Maladies vaporeuſes*, 59

SECONDE PARTIE.

Section I.re *Maladies vaporeuſes, avec matière & léſion organique*, 70

Section II. *Maladies vaporeuſes hyſtériques*, 105

SECTION III. *Des Maladies vaporeuſes avec relâchement des ſolides & dégénérations des humeurs*, 139
Réſumé de tout ce qui précède, 185

FIN de la Table.

DE L'INFLUENCE

DES

AFFECTIONS DE L'AME,

SUR LES MALADIES NERVEUSES

DES FEMMES.

INTRODUCTION.

L'EXCESSIVE ſenſibilité de l'ame & la faibleſſe des organes, ont rendu la plupart des femmes qui habitent les grandes villes ſujettes aux vapeurs; les femmes qui vivent à la campagne, qui ſont habituées à de longues marches, ou qui ſupportent de grands travaux n'en

ſont point attaquées. L'activité de leur vie, en même-temps qu'elle donne une force plus grande à leur tempérament, & développe toutes leurs facultés organiques, diſtrait leur imagination de toutes les affections qui pourraient s'en emparer trop vivement, & acquérir trop de puiſſance ſur elles. Interrogez une femme de la campagne, vous lui trouverez peu d'idées abſtraites & métaphyſiques; ſa croyance & ſes devoirs moraux, voilà tout ce qu'elle ſait, tout ce qui remplit ſa mémoire, & ce ſont des idées ſuggerées, ſur leſquelles il eſt rare qu'elle ſe ſoit permis de réfléchir; elle s'écarte peu de ce qu'elles lui preſcrivent, elle ne connoît rien au-delà: jamais elle ne s'égare, incertaine, dans le cercle ſans bornes de nos penſées & de nos deſirs, ſans ceſſe occupée à ſatisfaire les premiers beſoins de la nature, ils lui procurent toujours des plaiſirs variés toujours renaiſſans. Il eſt rare qu'elle s'arrête par préférence ſur l'un de ces plaiſirs, qu'elle

en jouiſſe avec excès; la nature fait tout, l'imagination eſt muette.

La révolution des ans, celle des ſaiſons, les gradations des mois, la pluie, les vents, le ſoleil ou l'orage, les fêtes & la diſtribution des jours, le matin, le midi, le ſoir; toutes ces différences, qui n'en ſont point pour nous, dirigent toutes ſes actions, & promenent ſans ceſſe ſon attention ſur des tableaux variés, que les tréſors de notre imagination, nos arts & nos plaiſirs, ne remplacent peut-être qu'avec déſavantage.

Elle n'eſt jamais oiſive, elle n'a jamais le temps de former des deſirs; après le travail elle a beſoin de repos, après le repos vient le beſoin du travail, & le travail eſt un plaiſir pour les hommes robuſtes: au travail ſuccede l'appétit, & après les repas, qu'il rend délicieux, de nouveaux exercices rendent la digeſtion facile. Les jours de repos, à la campagne, ſeraient des jours de fatigue pour les habitantes de nos villes. Le matin, des devoirs

appellent au village ; le ſoir, il faut danſer dans la grange ou ſous un ormeau.

L'homme a reçu de la nature un penchant invincible vers le mouvement & l'activité ; l'uſage, ce tyran des grandes villes, contrarie ce penchant, en condamnant les femmes à ne vivre que pour ce que l'on appelle le *plaiſir*, & ce plaiſir n'en eſt plus un, lorſqu'il eſt ſéparé des travaux journaliers ; il devient habitude, fatigue, lorſqu'il ceſſe d'être un beſoin, & les femmes ſont réduites à en chercher de nouveaux dans les reſſources inépuiſables de l'imagination. Plus l'imagination travaille, plus elle devient féconde, mais plus elle affaiblit auſſi les organes qu'elle maîtriſe ; elle leur donne quelquefois de ſi violentes ſecouſſes qu'ils ſuccombent, & ne peuvent ſupporter les efforts qu'elle leur occaſionne.

Il y a dans la nature, & des biens & des maux ; mais la ſource des maux n'eſt pas aſſurément auſſi conſidérable dans nos climats, que les biens qu'elle nous offre ;

le plus grand de tous ces maux eſt ſans contredit la crainte que nous en avons, & qui nous conduit ſouvent à abuſer des biens dont elle a voulu nous faire jouir : il réſulte de cet abus des ſouffrances intolérables ; mais ce n'eſt pas à la nature qu'il faut les attribuer.

L'imagination a, comme la nature, ſes maux & ſes plaiſirs ; c'eſt un miroir où toutes ſortes d'objets & de fantômes paſſent ſans ceſſe en revue ; tout eſt de ſon reſſort, & comme ſi nous n'avions jamais trop à ſouffrir, elle nous tourmente par le ſouvenir, par la crainte, par le preſſentiment, elle embraſſe, elle définit tout ; elle enfante les ſuperſtitions, les vices ; c'eſt elle ſeule qui crée ce qu'on appelle le *malheur ;* il eſt vrai qu'elle nous offre en dédommagement des ſpectacles charmans, des rêves délicieux, qu'elle embellit nos diſcours, qu'elle a fait de l'amour un affaire, un travail, un plaiſir compoſé de mille autres plaiſirs, une occupation dans laquelle nos femmes ſont

conſiſter le bonheur de leur vie : enfin elle forme nos paſſions qui donnent à l'activité de notre ame autant d'alimens qu'elle peut en deſirer, mais qui fatiguent le tempérament & les nerfs, en enflammant tout-à-coup nos ſens, & en les plongeant enſuite dans un état de léthargie pour lequel ils ne ſont pas faits.

Il ne faut pas croire que les femmes ſoient ſeules ſujettes aux vapeurs, dans les villes où nous vivons entaſſés ; les hommes qui ne ſe livrent qu'à l'oiſiveté & aux plaiſirs du luxe, en ſont quelquefois tourmentés : mais comme leur tempérament eſt naturellement plus robuſte que celui des femmes, qu'ils ont plus de ſujets de diſſipation, & qu'il eſt rare d'en trouver qui ne ſoient adonnés à des exercices qui diminuent les accès vaporeux ; la mauvaiſe diſpoſition de leurs nerfs ne peut faire l'objet d'un traitement auſſi ſérieux, ni mériter une attention auſſi particulière, que les maladies nerveuſes des femmes.

Il n'en eſt pas de même des maladies vaporeuſes du ſexe; elles ſont devenues ſi générales, ſi graves dans les grandes villes, & ſur-tout à Paris, qu'elles influent preſque toujours conſidérablement ſur la durée de leur vie, & ſur la guériſon des maladies accidentelles dont elles ſont attaquées *.

Je pourrais dire aux hommes : bâtiſſez autrement vos maiſons, changez votre habitude de vivre, aſſurez les mœurs & la félicité de vos femmes, en les occupant d'une manière agréable & utile, en ne leur laiſſant pas le temps de former des deſirs; détruiſez vos ſpectacles, ou chaſſez-en du moins les drames, les tragédies modernes; brûlez tous ces petits romans, où l'affectation du ſtyle, l'invraiſemblance du fond, & l'exagération des ſentimens, ſont les moindres défauts; appellez ſans ceſſe vos enfans ſur les pas de leur mère : ſon affection

* Sidenham a remarqué qu'elles engendraient la moitié des maladies chroniques.

pour eux deviendra bientôt la plus vive de ſes affections ; & ce ſentiment ſi pur, ne lui cauſera jamais de migraine, de vapeurs, ni de mélancolie. Rappellez-lui ces temps heureux, où une mère ſe glorifiait de ſa fécondité, où le plus agréable des ſpectacles pour elle, était une nombreuſe famille qu'elle ſe plaiſait à former pour la vertu.

Je pourrais développer ces préceptes, & en démontrer tous les avantages ; mais ces leçons du bon ſens & de la philoſophie, ne me réuſſiraient pas mieux qu'aux hommes célèbres qui les ont employées avant moi. Ils pourraient, tout au plus, ſervir à diriger la génération future : c'eſt la génération préſente que mon état m'oblige de ſoulager & de guérir.

On a peu de bons livres ſur les maladies vaporeuſes : ſi l'on excepte les ouvrages de Boherrave, de Vikk, & M. Lorry : tous ceux que nous avons ſur cette matière importante, ne méri-

tent pas de grands éloges. Après m'être rempli des idées de ces grands hommes, j'ai compris que l'objet n'était point épuiſé, & qu'on pouvait y faire de nouvelles découvertes.

La raiſon en eſt ſimple, c'eſt que ces maladies ſont nouvelles ; leurs progrès ont ſuivi ceux du luxe, ceux de l'immenſe population de Paris. Je ſais cependant que des obſervateurs habiles, des maîtres éclairés dans l'art que je profeſſe, ont étudié & connu les maladies vaporeuſes, & les moyens de les guérir ; mais trop occupés pour avoir le temps d'écrire, ils n'ont pas toujours recueilli leurs obſervations ; ils ſe ſeraient reproché les momens qu'ils auraient enlevés à l'humanité ſouffrante, dont ils entendaient la voix les appeller de tous côtés : venu après eux, dans la même carrière, j'ai profité de leurs lumières, je leur ai dérobé le feu ſacré : je ne crains pas qu'ils me ſachent mauvais gré de ce larcin ; c'eſt pour rendre ſer-

vice à ceux qu'ils ne peuvent guérir eux-mêmes, que j'entreprends un ouvrage dont ſans doute ils ont connu l'utilité avant moi.

Pas plus maître de mon temps, qu'ils ne le ſont du leur, mais animé du même zèle, j'ai obſervé, j'ai vu comme eux, & j'ai écrit à meſure que je voyais; je n'ai rien négligé pour m'aſſurer du ſuccès des traitemens que je propoſe : ils ont produit l'effet que j'en attendais, toutes les fois que je les ai mis en uſage; & il n'en eſt pas un ſur ſequel je ne puiſſe dire : *Experientia docuit.*

PREMIERE PARTIE.

DISCOURS PREMIER.

Des Vapeurs en général.

DANS l'âge où les paſſions germent ordinairement dans le cœur des femmes, elles n'ont point de vapeurs ; mais quand ces paſſions ſe développent & s'exaltent, les maladies nerveuſes font les plus grands ravages dans leur tempérament. Les tranſports violens, qui agitent les ſens, leur communiquent un reſſort dont les mouvemens trop rapides détruiſent l'équilibre dans la conſtitution matérielle.

L'organiſation délicate des femmes, leur procure cette ſenſibilité que la nature a placée en elles pour faire notre bonheur ; & cependant, telle eſt leur diſpoſition phyſique, que malgré la délicateſſe de leurs organes, la nature donne à leurs paſſions, à leur ſenſibilité, une énergie, une force expanſive, dont

l'homme n'eſt pas capable ; leurs idées naiſſent avec la rapidité de l'éclair, & conſervent ſans ceſſe l'activité du feu qui les produit.

La conſtitution phyſique de la femme, eſt en tout différente de celle de l'homme, quoiqu'au premier regard elle paraiſſe ne différer que par quelques points faibles & iſolés, dans l'enſemble de la ſtature humaine. On s'eſt même effotcé de chercher des analogies dans tous les organes des deux ſexes ; & le même eſprit de ſyſtême qui engageait à ces recherches, a cru découvrir ces analogies dans les organes mêmes que la nature a marqué par une ſéparation immenſe, & ſans doute néceſſaire à ſes vues.

C'eſt cette néceſſité qui a produit l'uniformité dans le plan qu'elle a ſuivi pour la formation & le développement des individus dans les deux ſexes.

La différence d'un ſexe à l'autre, eſt caractériſée dans tous les individus, par des nuances plus ou moins fortes ; mais

toujours ſubſiſtantes & toujours ſenſibles.

Les femmes ont les organes d'un tiſſu beaucoup plus délié, les muſcles moins fortement prononcés; les fibres qui les compoſent, moins rapprochés : ce qui les rend ſuſceptibles de contractions plus vives & plus rapides que celles des hommes *. Plus il y a de diviſions entre les fibres des organes, plus leur mouvement eſt rapide; par conſéquent les contractions des fibres nerveuſes, chez les femmes, doivent avoir plus de rapidité que chez les hommes, où tous les mouvemens organiques ſont naturellement plus lents & plus ſolidement réglés. L'impreſſion qui réſulte de ces mouvemens dans toute leur conſtitution, eſt moins forte, moins vive & plus durable.

---

* Le mouvement d'un organe quelconque, eſt toujours en raiſon compoſée de la diviſion de ſes molécules élémentaires, ou en raiſon inverſe du carré de leur diſtance.

Voyez LOKE, *Eſſais ſur l'Entendement humain.*

La colere d'une femme s'allume au moindre ſujet ; & il arrive ſouvent que ſes tranſports ſont ſuivis de vapeurs. La colere d'un homme eſt ordinairement ſuivie d'une profonde mélancolie.

Une femme a-t-elle vu périr l'objet de ſa paſſion, les vapeurs s'emparent d'elle, s'arrêtent & ſe ſuccédent rapidement : on la croirait inſenſée ; elle verſe des torrens de larmes : bientôt une inſenſibilité abſolue vient interrompre ſes ſanglots ; le moment d'après, le calme, la gaieté ſemblent renaître en elle ; mais le moindre objet qui lui rappelle le ſujet de ſa douleur, la replonge dans ſon premier état ; les convulſions s'emparent d'elle au milieu de la joie, parce qu'elle aura vu quelqu'un qui reſſemblait à l'objet de ſes regrets. L'homme, au contraire, s'eſt-il vu trahir par le faux ami qui avait gagné ſa confiance, a-t-il perdu dans la frénéſie du jeu, les ſommes qu'il deſtinait à l'entretien de ſa famille, eſt-il accuſé,

traîné dans les priſons ? un profond ſilence, le calme de ſes organes extérieurs, ſont les ſignes de ſon déſeſpoir; ſi l'impatience & la douleur lui font proférer quelques mots, ce ſont toujours les accens d'un chagrin raiſonné : il ſera furieux & n'aura point de vapeurs. Huit jours conſoleront la femme la plus affligée; la douleur de l'homme s'affaiblit avec le temps, mais elle dure des années entieres : il eſt même des hommes qui vivent dans une triſteſſe habituelle, parce qu'ils ont été malheureux une ſeule fois.

D'après ces obſervations, il n'eſt pas difficile d'en induire, que plus les femmes ont ſenti la molleſſe, plus elles ont exalté leur ſenſibilité; que plus leurs organes ont acquis, dans la volupté, de ſoupleſſe, de délicateſſe & de rapidité, plus ils ſont ſuſceptibles d'irritation * : qu'enfin, en perfectionnant

* Avant que les Romains euſſent fait la conquête

la fineſſe de leurs ſens, elles augmentent la cauſe de leurs vapeurs.

Les molécules élémentaires qui compoſent la fibre muſculaire, & la fibre nerveuſe des hommes, ſont au contraire, d'une cohéſion beaucoup plus ferme, qui ſe conſolide & ſe règle encore par leur éducation & les exercices virils, tels que l'équitation, la paume; les attaches de leurs muſcles ſont plus fortes: enfin, toutes les formes préſentent en eux un caractère de force & de vigueur; de même que chez les femmes, elles ont reçu ce tour heureux, qui caractériſe en elles la délicateſſe & les graces.

---

de l'Aſie, les dames Romaines n'étaient point ſujettes aux vapeurs; mais à cette époque, la vie molle & voluptueuſe des Aſiatiques s'introduiſit dans Rome & les femmes devinrent vaporeuſes.

Ammien Marcellin rapporte, que ſous le règne de l'Empereur Julien, le luxe avait tellement énervé les Romains, que, lorſqu'ils ſe promenaient ſur le Tybre, dans des gondoles, où l'art avait raſſemblé tous les beſoins propres à ſe concilier avec la molleſſe, s'il arrivait qu'un rayon de ſoleil pénétrât juſqu'à eux, ils tombaient ſubitement en convulſion.

Leur

Leur conſtitution phyſique explique aſſez bien les variations de leur caractère *; la vivacité de leur eſprit, qui produit ſans effort les images les plus riantes, & les anime des couleurs les plus ſéduiſantes; les graces de l'eſprit, les ſaillies de l'imagination **; le ſentiment exquis dont elles ſont douées, ſemble

* La Nature, dit La Bruyere, a mis le caprice à côté de la beauté, pour en être le contre-poiſon; mais ne ſerait-ce pas plutôt pour déconcerter l'eſpérance trop préſomptueuſe des hommes, qui ſe flattant d'une victoire prochaine, la voyent fuir à l'inſtant qu'ils croient en jouir? c'eſt une eſpèce d'équilibre qu'elle a voulu établir entre la force & la foibleſſe.

** Ne pourrait-on pas expliquer cette grande activité de l'eſprit dans la plupart des femmes, & même une partie de l'énergie qu'elles montrent dans leurs paſſions, par une plus grande portion de fluide électrique? Il en réſulte qu'elles peuvent élever leur ame au dernier degré de l'enthouſiaſme, & lui donner un reſſort indépendant de la vigueur du corps; ce qui leur fait produire quelquefois des actions ſi belles, que les hommes les plus capables de vigueur & de grandeur d'ame, ſont obligés d'admirer leur courage & leur générosité.

compenſer en elles ce qui leur manque du côté de la profondeur des idées, de la force de la raiſon, du génie créateur, qui ſont l'apanage de l'homme.

Ce principe ſurabondant d'inſenſibilité dans les femmes, ſe communique quelquefois à différens organes, trop faibles pour en ſupporter l'effort; il trouble l'équilibre de leurs mouvemens, & dérange leurs fonctions naturelles, pour leur en preſcrire d'autres qu'ils ne ſuffiſent point à remplir : alors on voit naître tous les déſordres phyſiques connus ſous la dénomination d'affections vaporeuſes.

Les paſſions haineuſes ne ſont point naturelles aux femmes; ſi elles ſont quelquefois capables de vengeance, c'eſt parce que leur extrême ſenſibilité leur a rendu plus pénible l'outrage ou la douleur que lui a fait éprouver celui dont elles veulent ſe venger. Leurs paſſions primitives & naturelles, ſont toutes affectueuſes & douces. Ce ſont

les ſeules que la nature ait voulu faire agir habituellement ſur des nerfs deſtinés à recevoir des impreſſions tendres & délicates, à porter dans leurs ſens le feu d'une volupté modérée, à le faire briller dans leurs yeux, & à le répandre ſur tout ce qui les environne *. Mais

* Quoique la nature ait mis entre les deux ſexes des rapports qui les invitent à ſe rapprocher, il eſt néanmoins vrai qu'ils ſont plus ou moins marqués, ſuivant les perſonnes de l'un & l'autre ſexe. C'eſt ce qu'on a voulu déſigner par la *ſympathie*, qui fait une impreſſion ſoudaine dans deux cœurs qu'elle unit des nœuds les plus étroits. Où la ſympathie ne joue pas, les cœurs ceſſent d'être à l'émiſſion. On en a cherché long-temps la cauſe, que je croirais volontiers être une impreſſion électrique, qui, à l'aſpect de deux perſonnes, excite en elles une commotion générale. Leurs ames ſemblent être unies par une eſpèce de contact, qui produit ce qu'on appelle proprement l'amour.

Cet effet n'eſt point, comme le croit le vulgaire, & comme le diſent quelques eſprits forts, des naturaliſtes célèbres, & de prétendus philoſophes, un effet naturel du deſir, une opération groſſière de phyſiologie; c'eſt une véritable électricité : s'il n'en était pas ainſi, ſi les analogies qui ſe rencontrent entre le feu électrique qui vivifie le ſang des femmes

lorſque d'autres paſſions, nées la plupart de leur imagination, de l'abus de leur ſenſibilité, maîtriſent la nature, elles portent avec elles le ravage & les ſecouſſes violentes, qui renverſent l'économie de leur conſtitution.

& les fibres nerveuſes des hommes, ne déterminaient pas les préférences de l'amour, pourquoi toutes les femmes également belles, ne feraient-elles pas toutes une impreſſion ſemblable ſur le même homme? Pourquoi préfererait-il ſouvent une femme moins belle à celle qui l'eſt davantage? Pourquoi ne ſe trouverait-il pas enfin des philoſophes de dix-huit ans, qui répèteraient : *en amour tout eſt bon, hors le moral*; & qui, d'après cette maxime fameuſe, ne ſentiraient jamais cette commotion vraiment électrique que l'on a juſqu'à préſent mal indiquée par le mot vague de ſentiment du cœur. Cette commotion précieuſe n'eſt pas inconnue aux gens de la campagne, à ces gens en qui l'imagination a ſi peu de pouvoir : c'eſt la nature; oui, c'eſt la nature ſeule qui la donne; mais elle eſt moins grande, moins ſenſible pour eux que pour nous, parce que la circulation du ſang eſt moins vive dans les femmes de la campagne que dans celles de la ville; leurs fibres ſont plus compactes, ont un mouvement beaucoup moins rapide; & les nerfs des payſans s'animent auſſi plus difficilement que ceux des habitans des villes. Mais il

La bienveillance, la compaſſion, l'attendriſſement, l'amour, ſont les ſentimens les plus naturels aux femmes, & les plus favorables à leur conſtitution; mais le moindre excès dans l'un de ces ſentimens devient funeſte à leur tranquillité; il met les ſouffrances à la place des

---

reſte une queſtion à réſoudre : ſans doute, nous dira-t-on, l'action électrique des organes féminins ſur les nôtres, eſt facile à démontrer; mais n'exiſte-t-il pas un mouvement réciproque qui leur fait reſſentir la même commotion qu'elles nous donnent ? Je répondrai, que je ne le crois pas, & qu'il m'a toujours paru, que les préférences que les femmes ont en amour pour de certains objets, réſultent de leur imagination, de leurs réflexions ſur des avantages extérieurs ou corporels, qui les ont frappées; qu'enfin, ardentes quand elles rencontrent quelques obſtacles à leurs deſirs, elles ſont preſque toujours froides quand rien ne s'y oppoſe; ce qui eſt le ſigne le plus évident du pouvoir de l'imagination, qui maîtriſe la nature : de-là vient que les femmes dont l'imagination eſt plus lente qu'il n'eſt ordinaire dans leur ſexe, manquent rarement à leurs devoirs conjugaux, ſi leurs maris ne leur en donnent eux-mêmes l'occaſion, ou par leur imprudence ou par leur mauvaiſe conduite.

plaiſirs, & il eſt difficile d'en modérer les effets; on dirait que rien ne peut arrêter la marche rapide de leur ſenſibilité.

Les vues de la nature paraiſſent aſſez à découvert dans l'ouvrage qu'elle deſtinait, ſans doute, pour ſon chef-d'œuvre, puiſqu'elle s'y eſt ſignalée dans le développement des facultés morales, & ſurpaſſée dans les contours heureux des formes qui conſtituent la beauté à laquelle elle a attaché un attrait irréſiſtible, deſtiné à remplir ſes intentions en perpétuant ſon plus bel ouvrage.

Si les paſſions de quelques femmes donnent à leur habitude morale une direction moins douce & moins heureuſe, contraire même en apparence à la ſenſibilité, indépendamment du vice de leur première éducation, que l'on doit très-ſouvent accuſer; il ne faut pas ſe diſſimuler que la nature s'eſt quelquefois trompée en formant ces femmes hom-

maſſes, dont les os & les muſcles ſont ſaillans, les yeux durs & froids, en un mot, des monſtres de laideur. Ces êtres amphibies ſont heureuſement trop rares pour fournir aucune objection, ſoit au moral, ſoit au phyſique, contre ce que nous avons dit en général de la conſtitution des femmes.

Mais parmi celles mêmes qui n'ont rien de défectueux dans leur enfance, des coutumes biſarres, une éducation aveugle & deſpotique nuit ſouvent à l'extenſion des facultés naturelles, elles croiſſent dans la gêne & la contrainte; la morale qu'on leur enſeigne n'eſt qu'un tiſſu de préjugés qu'elles ſont trop heureuſes d'oublier dans le reſte de leur vie. C'eſt à des ſacrifices continuels que l'on donne le nom de vertu; on n'en donne aucun au courage, à la vigilance, à la douceur que la nature exige des mères de familles. On nourrit ſans ceſſe leur mémoire, leur imagination, rarement leur cœur, jamais leur expérience.

Si l'on ſavait diriger les premiers élans de leur ſenſibilité, dans cet âge où les paſſions ne ſont qu'à leur aurore, on leur aſſurerait des jours ſereins; leurs ſentimens n'auraient qu'une expenſion heureuſe, jamais la nature ne ſe trouverait forcée par leurs déſirs, & on leur épargnerait tous les combats intérieurs des ſens & de la raiſon, tous les tourmens qui choquent & tendent leurs organes juſqu'à cauſer en elles un ébranlement général.

On rencontre quelquefois parmi les hommes des individus dont la conſtitution phyſique & morale eſt plus rapprochée de celles des femmes, qu'il n'eſt ordinaire à leur ſexe : c'eſt en eux qu'il faut obſerver le paſſage que la nature a ſuivi, pour arriver à la création d'un ſexe différent, & l'on y verra bientôt la vérité de nos idées ſur la conſtitution des femmes & ſur les effets qui en réſultent; on verra que dans le traitement de toutes les maladies des femmes, &

ſur-tout dans celui des maladies vaporeuſes, on ne ſ'aurait trop s'inſtruire de leurs affections & de leurs habitudes morales.

Oui, ſans doute, il avait raiſon ce philoſophe, qui prétendait qu'il exiſtait une médecine de l'eſprit, *medicina mentis*, que l'on devrait étudier, & qui ſouvent nous éclairerait ſur les vrais principes des maladies dont les cauſes matérielles ſont toujours d'autant moins faciles à découvrir, qu'elles tiennent de plus près aux affections de l'ame. Dans ces maladies, ce n'eſt que par une heureuſe combinaiſon des ſecours moraux & des moyens phyſiques, que l'on pourra réuſſir. On les attribue trop ſouvent à une dépravation générale ou particulière des humeurs; les remèdes n'agiront ſur ces humeurs dépravées, qu'autant que le calme & la ſérénité renaîtront dans l'ame du malade.

Tel eſt la force des affections graves & profondes de l'ame, qu'elles ont tou-

jours beſoin d'un traitement combiné avec les ſecours qu'exigent les maux qu'elles ont produits, & qui leur ſont tout-à-fait ſubordonnés.

Il eſt quelques attaques de nerfs qui ne ſont point produites par les paſſions de l'ame, & l'obſcurité dans les cauſes matérielles de ces maladies, n'eſt pas aſſez profonde pour n'être point apperçue. Ce ſont les plus aiſées à guérir; mais ce ſont auſſi les moins communes; elles proviennent des humeurs ſurabondantes, des ſucs digeſtifs mal élaborés, des léſions particulières dans les viſcères du bas-ventre, qui, en changeant le ſyſtème particulier d'un de ces organes, change ſa correſpondance avec les autres organes, & par là, détruit leur équilibre reſpectif; mais les maladies vaporeuſes tirent plus ſouvent leur origine de l'efferveſcence des paſſions.

Dans ce ſiècle de matérialiſme, on m'objectera, peut-être, que l'obſcurité des cauſes matérielles dans les vapeurs,

n'eſt point une raiſon de leur nullité ; que dans toutes les maladies c'eſt l'irritation, la diſpoſition, l'excès ou le défaut de quelque organe qui produit les paſſions, & non pas les paſſions qui produiſent le ſoulèvement, la contraction des organes ; mais en admettant ce ſyſtême, & quand il ſerait vrai que les modifications particulières de l'ame ne ſeraient que l'effet des mouvemens organiques, il n'en ſerait pas moins certain, que l'état des affections morales étant changé, il influe à ſon tour ſur la contraction des organes auxquels il rend les impreſſions que l'on ſuppoſe qu'il a lui même reçues d'autres organes matériels, & que cet état des affections morales exige des remèdes purement moraux, tels que le régime, l'emploi des heures, les diſſipations, les exercices, remèdes qui doivent concourir avec l'adminiſtration des traitemens matériels. Il reſte toujours certain que nous devons fixer nos recherches

ſur les diſpoſitions morales de l'individu vaporeux, quand nous ne pouvons déterminer le vice phyſique, obſcur & incertain qui lui correſpond, ni par conſéquent les ſecours qui peuvent le détruire.

Quelquefois il eſt moins caché, & l'on peut dire que les cauſes matérielles agiſſent alors ſur les affections de l'ame, ſur la volonté, ſur les actions mêmes vicieuſes de l'individu vaporeux; une affection particulière à la matrice, par exemple, peut changer l'ordre habituel de la ſenſibilité, & donner des directions particulières aux paſſions qui correſpondent à ce viſcère.

Des dégénérations particulières du ſang, dont les cauſes ſont ſouvent très-connues, impriment aux nerfs des irritations qui changent la série de leurs mouvemens, & intervertiſſent l'ordre de la ſenſibilité dans tout l'individu.

Ces cauſes phyſiques, & beaucoup d'autres encore, peuvent propager le

trouble dans l'ame, & même dans la raiſon, & déranger leurs fonctions en même temps qu'elles portent le déſordre dans le corps. C'eſt alors que ſur ces différens vices matériels, le médecin doit diriger ſes premiers moyens, ſans tout-à-fait négliger les ſecours moraux dont l'uſage eſt encore utile pour aſſurer un effet heureux à ſes premiers remédes.

Laiſſons aux philoſophes le ſoin de découvrir l'agent intermédiaire, qui tranſmet les ſenſations & les mouvemens du moral au phyſique, de ſaiſir les points du contact & d'union par leſquels ils correſpondent avec la rapidité de l'éclair. Leur orgueil ſe briſera long-temps encore contre cette difficulté; mais la tâche du médecin eſt remplie, quand il a trouvé les moyens de rétablir l'équilibre entre les affections morales & les mouvemens organiques à proportion de leurs facultés réciproques, & ſuivant l'ordre fixé par la na-

ture, il n'y peut parvenir que par des ſecours moraux, & des agens matériels; en vain voudrait-on entreprendre la guériſon d'un homme attaqué de folie, ſi l'on n'employait pour y réuſſir que des moyens phyſiques; il faut règler la diſtribution de ſon temps, le moment, la durée des exercices proportionnés à ſon état, laiſſer d'abord quelques heures à la folie, les diminuer inſenſiblement pour en donner d'avantage à la raiſon; la muſique, la converſation, quelques inſtans même de lecture, dans les momens où ſon délire eſt ſuſpendu, tout enfin, juſqu'à la couleur de la tenture de ſa chambre, peut influer ſur ſa guériſon. Les remèdes matériels n'auraient jamais un ſuccès complet ſans ces ſecours que l'eſprit juſte & ſain doit donner à l'eſprit faible & malade: nos philoſophes diront peut-être encore que ces ſecours même ſont purement phyſiques; cela peut être, nous ne diſputerons pas ſur des mots; mais ſi nous nous

exprimions ainſi, nous ne pourrions nous faire entendre, & indépendamment du matérialiſme auquel nous ſommes fort éloigné de croire, nous perdrions en définitions ſtériles le temps qui nous eſt néceſſaire pour faire connaître & pour guérir les maladies les plus fréquentes, & les moins connues parmi nous.

Elles ne ſont pas encore à leur terme, ces maladies ſi générales dans nos villes, leurs progrès ſeront toujours en raiſon, compoſés de la diminution des maladies aiguës; car celles-ci tiennent à une conſtitution phyſique tout-à-fait oppoſée à celle qui eſt ſuſceptible d'affection vaporeuſe, & plus la nature, par des changemens dans la manière de vivre, ſe verra rapprochée de l'une de ces extrémités, plus les hommes ſeront ſujets aux maladies qui lui correſpondent *.

* Il eſt certain que les maladies aiguës ſont infiniment plus rares qu'autrefois. Quelques médecins

Le genre de vie que les femmes riches ont adopté dans les grandes villes, eſt conſacré à ce que l'on s'obſtine à appeller plaiſir, & qui n'eſt qu'un ennui déguiſé pour celles qui ſe ſont rendues ſes eſclaves; c'eſt cet ennui qui marque l'uſage des inſtans.

Le moment où nos femmes ſe lèvent à Paris, ne ſuit que de très-loin celui que la nature a marqué; les plus belles heures du jour ſont écoulées, l'air le plus pur a diſparu, perſonne n'en a profité. Les vapeurs, les exhalaiſons mal-faiſantes, attirées par la chaleur du ſoleil, s'élèvent déjà dans l'atmoſphère, & c'eſt l'heure que la beauté choiſit pour ſon lever. A peine eſt-elle parée, que, ſans avoir pris aucun exercice, l'uſage

attribuent les changemens ſurvenus dans notre conſtitution, à des révolutions dans notre globe, qui les ont amenés lentement; d'autres, avec plus de raiſon, les attribuent au changement de nos mœurs: mais un plus grand nombre adopte le ſyſtème ingénieux d'une correſpondance directe entre les révolutions du globe & les mœurs des nations.

l'invite

l'invite à ſe mettre à table. Les alimens ſont devenus bien néceſſaires ; mais la digeſtion eſt pour l'ordinaire pénible ; d'où il réſulte des anxiétés, des malaiſes, des accidens, légers d'abord, mais qui deviennent bientôt inſupportables pendant les inſtans de la digeſtion, & pendant ceux où le chyle s'amalgame avec le ſang.

Pour changer l'apathie de l'ame, qui réſulte de l'anxiété des organes, quels moyens a-t-on inventé? Les ſpectacles! Il en eſt qui, ramenant le plaiſir & la gaieté, ne peuvent qu'influer utilement ſur les organes, où montrant le danger des paſſions, & les combattant par le glaive tranchant du ridicule, elles amuſent en éclairant la raiſon; mais ce ne ſont pas ceux que l'on préfère; on court à ceux qui careſſent les paſſions, qui les enflamment & les exhaltent.

Quand tous les genres de ſpectacles ſeraient également utiles à la ſanté de l'eſprit & du corps, ſerait-ce

au ſortir de la table que l'on devrait s'y renfermer ? ne conviendrait-il pas mieux de ne s'y rendre qu'au moment où la digeſtion étant prête de s'achever, elle ceſſe d'être laborieuſe ?

Un autre inconvénient encore inſéparable de nos ſpectacles, c'eſt que les ſpectateurs vont ſe renfermer ſous les clefs de deux vieilles geolières, dans des eſpaces ſi reſſerrés, & pourtant ſi remplis, qu'il y reſte à peine aſſez d'air pour que la reſpiration n'y ſoit pas entièrement impoſſible *.

Mais c'eſt peu d'un pareil danger. La ſenſibilité des femmes, dirigée ſur un petit nombre d'objets, y eſt miſe en jeu par toutes ſortes de moyens. L'ame eſt

---

* Nous nous croyons obligés de rapporter à ce ſujet, le réſultat des expériences qui ont été faites ſur cet air, par un Phyſicien, ſectateur de Prieſley.

Ayant procédé d'abord avec l'air pris dans la Salle S. Charles, où l'on met les malades attaqués de fièvre putride, à l'Hôtel-Dieu, cet air s'eſt trouvé de deux degrés moins ſalubre que celui du Jardin

ſi fortement ébranlée, qu'elle produit dans leurs nerfs une commotion, paſſagère à la vérité, mais dont les ſuites ſont ordinairement graves; la privation momentanée de leurs ſens, les larmes qu'elles répandent à la repréſentation de nos modernes tragédies, ſont les moindres accidens qui puiſſent en réſulter. Obſervez-les pluſieurs mois après cette repréſentation, & vous ſerez bientôt aſſuré qu'elle a produit en elles une agitation bien difficile à calmer, & qui ſouvent même leur cauſera des douleurs de nerfs très-violentes. Celles même en qui les effets de ce qu'elles ont vu au théatre, ne ſe manifeſtent pas promptement, conſervent dans leur ame

---

du Roi, ſur lequel il avoit fait des recherches de comparaiſon. Sa ſeconde expérience a été ſur l'air pris dans la Salle de la Comédie Italienne, un jour de très-grande repréſentation; il a trouvé que cet air étoit de ſix degrés plus méphitique que celui de la Salle S. Charles, & il ne lui manquoit que deux degrés de plus pour être abſolument mortifère.

une disposition toujours prochaine à de nouveaux troubles, qui se renouvelleront spontanément & sans aucune cause connue ; c'est à ces troubles de l'ame qu'il faut rapporter les pleurs que l'on voit répandre aux femmes du grand monde, sans que rien d'apparent, ni même qu'elles puissent définir, les affecte sensiblement. Pourquoi pleurez-vous, Mesdames ? leur demanderaient en vain ceux qui les approchent; ils n'en pourraient tirer d'autres réponses que ces mots : ce n'est rien, cela va se passer, ce sont des vapeurs. Et qui les cause, ces vapeurs ? ce sont presque toujours les commotions que certains spectacles ont données à leurs nerfs délicats *.

* Il est étonnant que J. J. Rousseau, qui connaissait si bien les femmes, & sur-tout celles des villes, en écrivant contre les spectacles, n'ait pas fortifié sa cause de cette remarque, qui pouvait fournir des argumens bien puissans à un homme tel que lui.

En ſortant du ſpectacle, on cherche à repoſer ſon imagination ou à ſe déſennuyer par le jeu, & le jeu devient lui-méme un principe d'affections nuiſibles. L'attention qu'il exige & les craintes qu'il inſpire ne laiſſent aucune tranquillité à ceux qui s'en occupent. On quitte le jeu pour la table, & déjà la nuit eſt avancée; la foule des mets eſt le moindre danger à redouter pour les femmes en général; elles mangent peu, elles ſont très-ſobres; mais les vins recherchés, les deſſerts & les liqueurs font une grande impreſſion ſur leurs nerfs, & cependant elles en font leurs délices.

Leur corps n'étant fatigué par aucun exercice, une grande partie de la nuit ſe paſſe avant qu'elles ayent penſé à ſe procurer le repos. Heureuſes enfin ſi la grande agitation que leur eſprit a reſſenti pendant qu'elles ont été éveillées, ne laiſſe pas des traces qui troublent encore le calme de leurs ſens, lorſqu'elles déſirent

enfin le repos. Leur ame impatiente eſt toujours prête à ſe retracer les images dont elle a été affectée pendant qu'elles ont veillé, & les moindres mouvemens analogues que les ſens produiront ſpontanément, raméneront dans l'ame la même ſérie d'idées. Et ſi le trouble des ſonges ne rompt point l'engourdiſſement des ſens externes, ce trouble devient d'autant plus fort, que ſa ſphère d'activité eſt plus rétrecie, & la ſenſibilité intérieure forcée de ſe replier continuellement ſur elle-même, augmente la rapidité de ſes mouvemens, au point que le réveil arrive au milieu des agitations les plus cruelles *.

* Ce que nous venons de dire des indiſpoſitions, des tourmens, des maladies mêmes qui réſultent des agitations de l'eſprit, n'eſt pas étranger aux hommes, même les plus robuſtes, lorſqu'ils ſe livrent trop aux travaux du cabinet. Tout Poëte a l'imagination exaltée ; tout Orateur a les nerfs affectés : & ceux qui, ſans talens & ſans génie, voudraient les égaler à force de travail, deviendraient, ſans contredit, furieux ou imbécilles, avant d'y parvenir.

Un ſemblable ſommeil ne peut réparer les pertes faites pendant le jour, il en réſulte une plus grande irritation des nerfs, une vie remplie de ſouffrance & d'ennui, une vieilleſſe prématurée, & les plus belles fleurs que la nature ait produites pour l'ornement du monde, ſe flétriſſent avant la fin de la ſaiſon.

Les lectures des femmes ſont les Romans, & ceux où les paſſions ſont les plus exaltées, leur plaiſent d'avantage. Dans les premiers ſiècles de la politeſſe, & de la galanterie françaiſe, l'eſprit moins perfectionné des femmes, ſe contentait de faits & d'évènemens auſſi merveilleux qu'incroyables; elles veulent

---

Les mêmes dangers ſont moins imminens pour ceux qui ſe bornent à l'exercice d'une profeſſion qui n'exige pas une attention d'eſprit continuelle, mais ils exiſtent; & quiconque a de l'expérience, ne doute pas qu'un manouvrier ſtupide ne ſoit plus heureux & plus robuſte, qu'un homme de mérite à la ville: mais un homme de mérite ſerait au comble du malheur s'il devenait manouvrier; ſon imagination ſerait le flambeau des furies.

maintenant des faits vraiſemblables, mais des ſentimens ſi merveilleux, que les leurs en ſoient entièrement troublés & confondus; elles cherchent enſuite dans tout ce qui les environne, à réaliſer les merveilles dont elles ſont enchantées; mais tout leur paraît ſans ſentiment & ſans vie, parce qu'elles veulent trouver ce qui n'eſt pas dans la nature.

Au milieu de ces occupations, de ces idées; au milieu de ce genre de vie, ſi quelques paſſions les ſaiſiſſent, leur ſang eſt tout en feu; c'eſt du ſalpêtre, c'eſt du vitriol qui coule dans leurs veines, à la place du lait ſalutaire que la nature y avait mis; leurs nerfs ſont tendus au plus haut degré, & dès le premier inſtant où la paſſion leur commande quelqu'effort, les vapeurs ſurviennent. Ce ne ſont plus alors ces vapeurs paſſagères & ſupportables qu'elles ne prenaient pas même le ſoin de diſſiper par les exercices du corps, & que

des promenades à la campagne, & des alimens ſalubres auraient peut-être guéris. Ce ſont des contractions affreuſes de tout le genre nerveux; la raiſon ſe perd, les ſens s'affaiſſent & s'émouſſent; elles ne les reprennent que pour jetter d'épouvantables cris, & s'arracher les cheveux. Bientôt à ces tranſports furieux ſuccèdent de profonds gémiſſemens, & des torrens de larmes qui ſont interrompus à leur tour par des grincemens de dents, par de nouveaux hurlemens, par des convulſions générales. Venez, femmes aimables & ſenſuelles, contempler ce ſpectacle, s'il en eſt temps encore, & ſi ſon ſeul aſpect n'eſt pas capable de vous plonger dans de pareils accès; fuyez, déſormais, les dangers des faux plaiſirs, des paſſions fougueuſes, de l'inaction, & de la molleſſe; ſuivez vos jeunes époux dans les campagnes, dans les voyages; défiez-les à la courſe ſur l'herbe tendre & parée de fleurs; revenez à Paris donner à vos

compagnes l'exemple des exercices & des travaux convenables à votre ſexe; aimez, élevez ſur-tout vos enfans: vous ſaurez bientôt combien ce plaiſir eſt au-deſſus des autres, & quel eſt le bonheur que la nature vous a deſtiné; vous vieillirez lentement lorſque votre vie ſera pure. Que dis-je? vous ne vieillirez point, car vous ne ceſſerez pas d'être utiles & chères à votre famille juſqu'à vos derniers momens, & à meſure que les progrès de l'âge vous enlèveront une jouiſſance, elle ſera remplacée par une autre d'un ordre ſupérieur; vous n'aurez beſoin de terminer votre carrière, ni dans la pruderie, ni dans l'intrigue, ou le jeu; vous ſerez mères de familles, & vous verrez ſe multiplier autour de vous les bénédictions de vos enfans, & les éloges même de ceux qui n'auraient pas le courage d'imiter vos vertus.

DISCOURS SECOND.

Sur la nature des maladies vaporeuſes.

NOUS avons en général parlé des maladies vaporeuſes, nous en avons indiqué les différentes origines : il nous reſte à caractériſer ces maladies, & à les définir d'une manière qui puiſſe éclairer ſur leurs diverſes eſpèces, & ſur leurs dangers. Nous analyſerons enſuite leurs cauſes & leurs progrès; & d'après cette analyſe, on marchera avec une ſorte de ſûreté dans le traitement de ces maladies. Tout Médecin inſtruit, confirmera, par la pratique, nos obſervations, ou en découvrira le vice. S'il trouve les mêmes réſultats que nous, ſon témoignage ajoûtera aux raiſons ſur leſquelles nous avons appuyé la curation des vapeurs : ſi ſes réſultats ſont différens, il rectifiera nos erreurs, & nous aurons du moins fait un nouveau pas vers la

vérité. J'aurai auſſi la ſatisfaction d'avoir épargné du travail à mes jeunes confrères, & de leur élever un échelon pour aggrandir leurs vues, & m'inſtruire de leurs découvertes. Ce n'eſt que par ce commerce réciproque de travaux & de lumières, que la ſcience s'établit & ſe fortifie pour le bonheur de l'humanité *.

Les ſymptômes nerveux accompagnent preſque toutes les maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, & ils ſe multiplient en raiſon de la conſtitution particulière des nerfs. Les douleurs, les ſpaſmes, les convulſions, les faibleſ-

* De toutes les maladies, nulle claſſe n'eſt plus difficile à fixer que celle des maladies vaporeuſes, vu leur grande affinité avec les autres maladies, avec qui elles ſe mêlent & ſe confondent. Il eſt difficile de déterminer dans l'ordre des maladies, l'eſpace qu'elles occupent, le degré où elles commencent, & celui où elles finiſſent. Juſqu'ici on ne l'a point encore entrepris. Nous tâcherons d'y ſuppléer par notre attention & par nos remarques, & de jetter quelque lumière ſur le traitement de ces maladies.

ſes, ſont les effets de l'état malade des nerfs; mais la cauſe qui les produit eſt ſouvent éphémère, & peut ſe rencontrer dans l'organe le moins nerveux. Une violente douleur de dents, une colique, des graviers dans les reins, ne ſont pas des maladies nerveuſes, quoique ces maladies ſoient accompagnées au plus haut degré de ſymptômes nerveux : mais ces ſymptômes ne tiennent point du vice des nerfs, & ils ne peuvent être comptés au rang des maladies vaporeuſes, lorſque la cauſe qui les produit eſt accidentelle, & lorſqu'ils ceſſent avec elle.

Nous appellerons donc maladies nerveuſes ou vaporeuſes, celles qui ont leur cauſe dans une léſion particulière & tenant à l'origine des nerfs, ou dans une portion de leur étendue, & qui produiſent des ſymptômes qui leur ſont ſubordonnés.

Dans le ſyſtême nerveux, nous entendons par léſion particulière cet état

de faibleſſe, de mobilité & de ſenſibilité extrême, qui ſont comme l'apanage des conſtitutions faibles ou épuiſées.

La mobilité & la ſenſibilité extrêmes des nerfs, qui ſont le produit d'une faible conſtitution, peuvent être originelles & inhérentes au tempérament, ou bien acquiſes, & dépendantes de cauſes plus prochaines. Dans l'un ou l'autre cas, les premières cauſes, qui ont affaibli les nerfs, doivent ſervir à indiquer le traitement qui leur convient.

Nous appellerons encore maladies vaporeuſes, toutes celles dans leſquelles l'état malade des nerfs peut être aſſez déterminé par les effets qui en réſultent, pour être aſſurés que les ſymptômes qu'il produit, ſont étrangers aux maladies avec leſquelles ils ſe compliquent.

Par exemple, ſi à l'occaſion d'une fièvre intermittente on apperçoit, avec les effets qu'elle doit naturellement produire, des ſymptômes vaporeux qui s'y joignent, on peut conclure que la fai-

bleſſé naturelle aux nerfs, a donné naiſſance à ces ſymptômes, puiſqu'un individu, dont le ſyſtême nerveux eût été plus fort, n'aurait point éprouvé ces accidens ; la même cauſe ſtimulante agiſſait cependant ſur ces nerfs : cette eſpèce-ci tient de près à la précédente.

Nous appellerons enfin, maladies vaporeuſes ſympathiques ou ſymptomatiques, celles où le vice d'un organe, produit par une cauſe phyſique ou morale quelconque, agit aſſez puiſſamment ſur les nerfs pour changer l'ordre de leur ſenſibilité ordinaire, & détruire d'une manière durable la ſérie des mouvemens que la nature leur avait imprimés.

Il eſt néceſſaire de bien connaître l'intenſité de la cauſe qui a déterminé les ſymptômes nerveux, pour apprécier leur valeur toujours d'autant plus forte, que la conſtitution nerveuſe en général, ſera plus faible, & que cette cauſe portera ſur des organes d'une ſympathie

plus étendue, dans les produits de la ſenſibilité, ſur les organes ſimilaires. C'eſt encore à cette première cauſe morbifique qu'il faut avoir égard dans le traitement des maladies qu'elle fait naître, & que j'appelle maladies vaporeuſes ſympathiques.

Je n'entreprendrai pas de déterminer ſi les cauſes qui affectent primitivement ou ſympathiquement les nerfs, agiſſent ſur leurs enveloppes, ſur leur ſubſtance médullaire, ou ſur le prétendu fluide qui circule dans des cavités imaginaires. Les accidens ſans nombre qui peuvent arriver à ces parties, ſeraient trop longs à détailler, & égareraient d'autant plus l'imagination. Les ténèbres répandues ſur les cauſes des maladies qui agiſſent immédiatement ſur les nerfs, ne laiſſent d'autres reſſources que les hypothèſes, dont je me garderai bien d'augmenter le nombre. Mais, quelle que ſoit l'obſcurité de ces cauſes, les effets ſe manifeſtent bien ſenſiblement, par le déſordre

déſordre qui ſurvient aux facultés motrices & ſenſitives. Leurs fonctions peuvent être troublées par la faiblesse & l'inertie, & par trop de force & d'activité dans leurs mouvemens.

Le vice de ces facultés dépend de la réſolution ou de la concentration des forces ſenſitives & motrices.

Dans le premier cas, la ſenſibilité étant trop émouſſée, & la mobilité ſans force, on éprouve des foibleſſes, des langueurs, la puſillanimité, la terreur de la mort, &c. Les *ſtimulus* n'ont plus qu'une action faible ſur les nerfs; tous les organes auxquels ils ſe diſtribuent, ne produiſent que des mouvemens lents & pénibles; les ſecrétions & excrétions ſont languiſſantes. La paralyſie locale ou générale, complette ou incomplette, peut devenir le produit de ce vice, ſuivant que la puiſſance motrice & ſenſitive, qui la diſtribue aux muſcles par le moyen des nerfs, ſera affectée dans le ſyſtême nerveux, géné-

ral ou particulier, ou ſuivant encore que la mobilité ou la ſenſibilité ſeront plus ou moins léſées dans l'action particulière à chaque organe.

Il eſt facile d'appercevoir que ce genre de léſion des facultés motrices & ſenſitives, ſera le partage des maladies vaporeuſes, que j'ai définies être le produit d'une affection particulière & primitive, à l'origine des nerfs, ou dans une portion de leur étendue.

Dans le ſecond cas, au contraire, on peut appercevoir que la concentration de ces mêmes forces productrices du ſentiment & du mouvement, doit donner les affections vaporeuſes, que j'ai appellées ſympathiques.

La cauſe morbifique, quelle qu'elle ſoit, agiſſant ſur un organe, y établit un centre de ſenſibilité, dont la ſphère d'action ſera d'autant plus grande, que la cauſe ſtimulante ſera plus forte, ce qui produira un foyer d'irritabilité, d'où les mouvemens ſe dirigeront ſur

les organes les plus ſympathiques avec celui qui eſt le ſiège du centre de leur action. L'équilibre dès-lors eſt détruit dans la diſtribution des forces ſenſitives & motrices, & les ſymptômes vaporeux naiſſent en foule.

La ſenſibilité exaltée dans les organes ſympathiques, les expoſe à une irritabilité toujours prochaine à l'occaſion du moindre *ſtimulus ;* les odeurs les plus faibles produiſent les agitations les plus violentes. L'ame toujours diſpoſée à être remuée fortement, eſt livrée aux déſordres les plus affreux, par la cauſe la plus légère. Les organes qui ne ſont pas doués de la même ſympathie, reſtent au contraire dans l'inertie & la faibleſſe, parce qu'ils ſont privés du principe de la ſenſibilité & de la mobilité. Par cette cauſe on expliquera pourquoi le ſpaſme, la tenſion & le relâchement ſe rencontrent ſi ſouvent dans différentes diſtributions de nerfs, dans le même temps, chez les perſonnes va-

poreuſes. On trouvera auſſi la raiſon des mauvaiſes digeſtions, des vents & de la conſtipation. Il ne faut que voir la faibleſſe des mouvemens périſtaltiques, en raiſon du défaut d'équilibre, qui les prive de la ſenſibilité & de la mobilité qui leur eſt néceſſaire. C'eſt encore à cet état particulier de nerfs, qu'il faut attribuer ces mouvemens de ſpaſmes & d'irritations qui ſe dirigent ſur un ou pluſieurs organes, tandis que d'autres ſont dans un affaiſſement complet. Les bouffées de chaleurs qui ſe portent vers la tête, la poitrine ou autres organes intérieures, tandis que les extrémités ſont froides & languiſſantes, tiennent auſſi au même principe, qui ſervira à expliquer tous les phénomenes qui s'obſervent dans les maladies vaporeuſes.

La cauſe irritante, quelle qu'elle ſoit, qui produit les ſymptômes vaporeux ſympathiques, peut avoir à la fois pluſieurs ſphères d'action, ou les changer;

mais on obſervera alors de nouveaux déſordres, & leur ſiège ainſi que leur caractère pourront répandre quelques lumières ſur les organes primitivement affectés par la cauſe ſtimulante.

Cette ſympathie nerveuſe s'obſerve d'une manière plus particulière & mieux marquée, entre certains organes : par exemple, le hoquet annonce léſion au nerf diaphragme ; le ris ſardonique, au muſcle tempéral ; la démangeaiſon du bout du nez, des vers dans les inteſtins ou l'eſtomac ; la douleur de tête, une mauvaiſe diſpoſition de l'eſtomac, &c.

Ces ſortes de mouvemens ſympathiques des nerfs, ſont très-nombreux & paraiſſent dépendre de l'analogie qui exiſte entre les nerfs qui ont reçu l'impreſſion d'une cauſe ſtimulante quelconque, & ceux de l'organe où ils ont porté la ſenſibilité ſympathique, qui ne s'eſt communiquée qu'en raiſon de l'omogénéité des agens qui propagent ces ſortes de mouvemens.

L'expérience paraît assez favorable à cette opinion.

Les nerfs, dans tous les individus, sont doués d'une sensibilité bien différente : ce qui irrite les uns, affecte agréablement les autres. Dans le même individu, le même *stimulus* agit diversement. Par exemple, l'émétique est un irritant très-actif pour l'estomac, & ne produit aucun effet sur la membrane pituitaire. Ne pourrait-on pas en conclure que la sensibilité, qui se communique à un nerf, en se refusant à un autre, n'est dûe qu'à une parfaite analogie dans la constitution intime de ces deux nerfs qui ont été mus par le même *stimulus*, & qu'où manque cette annalogie jusqu'à un certain degré, la sympathie cesse?

Quoique les nerfs paraissent à l'examen parfaitement analogues, & qu'on en tire les mêmes principes dans l'analyse chymique, il est très-vraisemblable que la nature a mis des différences qui

nous échappent, & où la nature nous cache ſes opérations.

Si les nerfs étaient parfaitement analogues, pourquoi ne recevraient-ils pas conſtamment les mêmes impreſſions du même *ſtimulus*, & pourquoi ne ſe les communiqueraient-ils pas indifféremment les uns aux autres ?

Quoique Vicles & Vicuſſen ayent expliqué la ſympathie par la continuité & la connexion des nerfs entr'eux ; quoique ce ſyſtême, qu'on retrouve dans Gallien, ait été ſuivi par la plus grande partie des modernes ; les objections qu'il fait naître ſont néanmoins trop fortes pour qu'il en puiſſe ſoutenir le choc, & pour être univerſellement adopté.

La confuſion qui naîtrait dans les idées, ſi cette prétendue connexion était admiſe, eſt une preuve ſans réplique contre elle. Ce qui la confirme encore, c'eſt que les nerfs, à leur origine, ſuivent une direction particulière & preſqu'iſolée juſqu'à l'organe où ils ſe termi-

nent ; & c'eſt en vain qu'on a recours au *plexus* pour le réunir ; cette production de la nature eſt trop compliquée pour que l'on puiſſe y rien appercevoir de certain.

Je penſe donc qu'il eſt impoſſible d'expliquer tous les phénomènes de la ſympathie nerveuſe, par de ſimples moyens méchaniques, par le jeu des organes qui ſouvent n'ont d'autres liaiſons entre eux, que des connexions générales qui ſervent à unir une partie au tout dont elle émane.

Je penſe auſſi qu'il eſt poſſible que la ſenſation qui ſe perpétue dans un organe éloigné de celui qui a reçu la première impreſſion, ſoit l'effet d'une analogie parfaite entre les nerfs de ces deux organes ; à peu près comme dans deux cordes d'un inſtrument, dont l'une ne réſonne point ſans exciter un frémiſſement dans l'autre. Cette analogie réſulte, ſoit des molécules élémentaires, ſoit de leur contexture. Quoi qu'il en ſoit, ce qu'il

y a de certain, c'eſt que la ſenſibilité ſe tranſmet d'un organe à l'autre, ſans autre cauſe qu'une analogie qui ſemble les identifier, tandis que dans d'autres organes où la ſympathie ne joue pas, la ſenſibilité eſt nulle.

Le même phénomène arrive à peu près dans le méchaniſme des ſecrétions : le ſang roule avec lui toutes les différentes humeurs, il pénètre tous les viſcères, & il éprouve dans chacun d'eux, une élaboration particulière, & un changement qui leur eſt propre.

J'ai dit ailleurs que les femmes étaient douées d'une plus grande ſenſibilité, en raiſon d'une cohéſion moins forte dans les molécules conſtituans de leurs muſcles. Pourquoi ce même arrangement de parties conſtituantes ne ſe trouverait-il pas dans différens nerfs du même individu ? Il doit en réſulter un changement dans l'ordre relatif de leurs mouvemens, ainſi que dans leur ſenſibilité.

L'analogie des nerfs entre eux eſt originelle ou accidentelle. C'eſt ſans doute à cette dernière qu'il faut attribuer tous les mouvemens bruſques & paſſagers d'anxiétés, d'inquiétudes, & même de douleurs momentanées, qu'éprouvent tous les jours les perſonnes vaporeuſes.

DISCOURS TROISIÈME.

Sur la cauſe immédiate des maladies vaporeuſes.

LA marche inconſtante & bizarre des maladies vaporeuſes, la variété de leurs ſymptômes, les déſordres multipliés qu'elles produiſent, ont enveloppé leurs cauſes dans un nuage bien difficile à pénétrer. Les anciens ont fait de grands efforts pour les diſſiper : mais en voulant faire l'hiſtoire de la nature, ils n'en ont fait que le roman. Les modernes, plus heureux dans leurs recherches, en ce qu'ils ont éclairé de quelques lumières le traitement des maladies vaporeuſes, ſont reſtés au même point que les anciens ſur leurs cauſes ; & toutes les hypothèſes qu'ils ont bâties pour y arriver, ſe réduiſent à des ſuppoſitions gratuites, démenties par l'expérience, & que la raiſon combat.

Inſtruit par les erreurs de ceux qui m'ont précédé, je deviendrai ſage à leurs dépens, en m'abſtenant de vouloir pénétrer dans un ſanctuaire que la nature leur a fermé ; je mettrai un frein à mon imagination, de peur qu'elle ne m'égare ſur leurs traces ; & l'ombre de la vérité ne me tiendra jamais lieu d'elle. Je crois qu'il eſt plus ſage de fixer ſes recherches, dans l'etude de la nature, ſur les phénonènes qui nous conduiſent à d'autres phénomènes analogues, que de chercher des cauſes phyſiques que la nature a voilées à nos yeux, ſans nous laiſſer aucun eſpoir de jamais les découvrir. C'eſt dans la liaiſon & la ſérie d'un phénomène à un autre, dont la cauſe eſt déterminée, qu'on peut trouver la cauſe inconnue d'un effet phyſique analogue, puiſque les effets naturels du même genre indiquent une cauſe uniforme.

Nos connaiſſances ſe multiplient en raiſon des phénomènes que nous découvrons, dans tout ce qui a des rapports

à la ſenſibilité ; mais leurs cauſes ſont cachées pour nous, & nous ne les devinons que dans la cauſe connue des phénomènes qui ſont analogues aux premiers. L'analogie nous conduit donc à ſuppoſer une même cauſe entre des effets ſemblables : telles ſont les limites de nos connaiſſances. Peut-être ſeront-elles franchies un jour par quelque obſervateur des grands travaux de la nature : peut-être trouvera-t-il la cauſe phyſique & l'explication des mouvemens dans tous les états de nos organes.

Autant que peuvent s'étendre nos conjectures, il paraît poſſible, par exemple, que le feu électrique, qui joue un rôle ſi intéreſſant dans toutes les grandes productions de la nature, influe aſſez puiſſamment ſur nos organes, pour leur communiquer une portion de ſenſibilité dans tous leurs états de vitalité.

Il eſt poſſible encore que les molécules élémentaires de nos nerfs, jouiſſent dans chaque organe d'un mouvement

émané du feu électrique, qui les diſpoſe à recevoir plus fortement l'impreſſion des paſſions qui leur correſpondent.

Toutes ces poſſibilités acquerraient de nouveaux degrés de vraiſemblance, ſi l'on venait à bout de démontrer que le prétendu fluide nerveux n'eſt qu'un mode particulier du feu électrique, que le principe de notre reproduction, lui doit toute ſon énergie.

Mais aucune de ces ſuppoſitions n'étant démontrée, il ſerait inutile de les ſubſtituer à d'autres ſyſtêmes, qui, ſans être plus probables ni plus prouvés, ont joui quelque temps d'une brillante vogue, & ſe ſont perdus depuis dans l'oubli.

Si l'on peut, en quelque ſorte, les pardonner aux ſavans, c'eſt qu'ils ont épargné à ceux qui leur ont ſuccédé, bien des erreurs, par leſquelles il faut néceſſairement paſſer, avant d'arriver à la vérité. Je ne donnerai pour cauſe immédiate de tous les ſymptômes

vaporeux, qu'un de ces produits dont la liaiſon avec la nature eſt aſſez intime pour mériter toute l'attention dans l'examen des phénomènes qui en réſultent. Enfin c'eſt au mouvement de la ſenſibilité & de la mobilité, dont l'équilibre eſt viſiblement interrompu dans différens organes, que j'attribue la cauſe immédiate de toutes les maladies vaporeuſes. Leur jeu eſt démontré, & trop connu pour avoir beſoin de le démontrer encore. Il ne reſte donc plus qu'à examiner les modifications particulières qu'il donne à nos organes, & les diverſes impreſſions qu'il communique à l'ame. C'eſt ce que je ferai en traitant en particulier de chaque eſpèce de maladies vaporeuſes. Cette hiſtoire comprendra le détail de leur traitement.

On pourra m'objecter que la ſenſibilité & la mobilité ſont un mode particulier de nos organes, & par conſéquent ſoumis à une cauſe phyſique quelconque. Je ne ſerais point ſurpris qu'on la vît

ici dans le fluide nerveux, dans les eſprits animaux, & dans le principe vital; mais je crois avoir déjà répondu à cette objection, en diſant plus haut que le défaut de comparaiſon avec des phénomènes analogues, nous voilait la découverte de la cauſe de celui qui fait l'objet de nos recherches. Or ne pouvant meſurer la mobilité & la ſenſibilité des nerfs ſur rien qui leur correſponde en phyſique, il eſt donc impoſſible d'en démontrer la cauſe. Son effet deviendra lui-même, par ſa liaiſon étroite avec la cauſe première, une ſeconde cauſe qui ſervira à l'explication de tous les phénomènes qui dérivent d'elle, & de tous les mouvemens qu'elle communique. Paſſons donc à la diviſion des maladies vaporeuſes.

Leur diviſion eſt la condition la plus eſſentielle à leur traitement. La nature, dans le développement de chaque individu, a laiſſé des traces de ſa marche; & c'eſt à ces mêmes traces que l'on peut reconnaître

reconnoître le tempérament qu'elle lui a donné.

Pour s'assurer d'avantage de ce travail secret, le meilleur moyen est d'étudier la constitution morale, & de la rapprocher de l'organisation physique, afin de le faire cadrer avec elle. En approfondissant cette matière, je pense qu'il serait possible de découvrir les passions correspondantes à chaque organe, dans tous les états de vitalité, après avoir trouvé celles qui correspondent à chaque tempérament.

Enfin, en réfléchissant profondément sur le jeu des passions, dans une constitution donnée, on pourrait découvrir leur *stimulus* dans cette constitution particulière, & le germe des maladies qu'elles doivent produire.

Une suite d'observations analogues fournirait un principe certain, sur lequel on appuierait des conséquences, des rapports & des liaisons avec le vice particulier d'un organe, & l'état moral

qui lui correſpond. On le trouverait ſans doute ſubordonné à la conſtitution primitive du tempérament, mais il fournirait une nuance qui découvrirait le paſſage de la nature pour arriver au développement d'un tempérament différent. Ces mêmes nuances ſeraient très-eſſentielles à ſaiſir, afin de calculer le traitement ſur le plus ou le moins de rapports qu'elles offriraient avec les deux tempéramens dont elles formeraient le milieu.

Par une ſuite de recherches analogues, on pourrait encore découvrir les maladies particulieres à chaque tempérament & à chaque âge, comme on a obſervé les maladies endémiques aux différens climats & aux differentes régions. Cette manière de voir les maladies, en même temps qu'elle répandrait de grandes lumières ſur leurs cauſes, offrirait des moyens de traitemens beaucoup plus aſſurés.

Une telle révolution dans l'art de

guérir, produirait de très-grands avantages dans la pratique, ſi les hommes de génie qui éclairent leur ſiècle, dirigeaient leurs travaux ſur de tels principes. Ils réuſſiraient ſans doute à démontrer, que chaque tempérament eſt par la nature aſſujetti à un genre de maladie qui ne peut pas attaquer tel autre tempérament. Cette théorie démontrée, il ne reſterait plus qu'à donner les ſignes caractériſtiques des tempéramens, & des maladies qui leur correſpondent.

Quelques réflexions ſur les principes élémentaires des maladies, ſerviraient à faire connaître leurs rapports avec les tempéramens, & les dégénérations particulières auxquelles ils ſont ſujets. Il en réſulterait une méthode nouvelle de claſſer les maladies, qui n'aurait d'autre principe que leurs rapports avec les tempéramens.

L'avantage qu'en retirerait l'art de guérir, ſans doute ſerait immenſe; mais

il ne ſerait pas le ſeul que ces principes produiraient. En connaiſſant bien les tempéramens, & les maux, ſoit phyſiques, ſoit moraux, qui les menacent, il ſerait poſſible de détourner les fléaux prêts à fondre ſur la faible humanité. Il ſerait peut-être poſſible encore de redreſſer un naturel pervers, en changeant la conſtitution de ſes humeurs vicieuſes ; elle fatiguerait moins ſon ame impatiente, dont les mouvemens toujours rapides, la livrent ſans ceſſe aux efforts d'un tempérament violent, qui la portent à des excès que la raiſon condamne, & ne ſaurait empêcher.

Nous appercevons diſtinctement dans la pratique de la médecine, pluſieurs eſpèces de maladies vaporeuſes ; & le ſuccès de leur traitement conſiſte à les bien diſtinguer. Chaque eſpèce eſt ſoumiſe ſans doute à un tempérament particulier, comme je l'ai obſervé ci-deſſus.

Il eſt facile de diſcerner trois eſpèces

de vapeurs, dont les liaiſons ſont aſſez éloignées, ſoit par les cauſes, ſoit par leur produit.

Pour remarquer la ſéparation que la nature a miſe entre elles, nous appellerons affection nerveuſe avec matière & léſion la première eſpèce, organique.

La deuxième, affection nerveuſe hyſtérique.

La troiſième, affection nerveuſe avec relâchement des ſolides, & dégénération des humeurs.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

Maladies vaporeuſes, avec matière & léſion organique.

C'EST dans cette eſpèce de maladies nerveuſes, que les affections de l'ame produiſent le moins d'effet ; leur influence eſt plutôt ſymptômatique qu'eſſentielle à la maladie.

Un tempérament bilieux, flegmatique en eſt la cauſe éloignée ; & c'eſt le germe qui produit & développe toutes les autres, dont voici les principales.

Des amas de matières bilieuſes dans l'eſtomac, les inteſtins, le foie, la rate, & les autres viſcères du bas-ventre ; des engorgemens ; des concrétions pierreuſes dans ces organes, la ſuppreſſion des règles ou des hémorroïdes, des vers dans les inteſtins, &c. &c.

La cauſe immédiate de toutes les eſpèces de maladies vaporeuſes, eſt toujours une diſpoſition inégale du principe de la vie ; & c'eſt cette diſtribution vicieuſe qui, rompant l'équilibre dans la ſenſibilité reſpective de nos organes, les prive des mouvemens néceſſaires à l'énergie & à l'intégrité de leurs fonctions.

Symptômes des maladies vaporeuſes, avec matière & léſion organique.

Les premiers ſymptômes de ce genre de maladies vaporeuſes, ſe déclarent dans les organes digeſtifs : l'appétit eſt faible & bizarre ; on éprouve après les repas, des rapports nidoreux ou acides ; les vents tourmentent beaucoup : les douleurs ou les mal-aiſes ſont très-fréquens dans l'eſtomac & le bas-ventre ; on vomit des matières bilieuſes ou glaireuſes : les digeſtions ſont irrégulieres.

Il ſe lève des bouffées de chaleur qui

portent à la tête ou ſur d'autres organes. L'impreſſion d'un froid gênant eſt quelquefois auſſi rapide : on reſſent des douleurs vagues dans différentes parties du corps. Les urines ſont ordinairement pâles & limpides : le pouls eſt plein & aſſez fort, ſouvent irrégulier, & pour l'ordinaire, plus concentré du côté droit que du côté gauche.

Les ſymptômes de ce genre de maladie doivent ſe raſſembler ſur les organes de la digeſtion, ou dans les viſcères du bas-ventre, puiſqu'ils ſont le ſiège de la maladie.

Les humeurs que la nature a deſtinées à faire la digeſtion, n'ayant pas la force néceſſaire pour ce procédé, n'impriment aux alimens qu'un changement imparfait ; ils ſont abandonnés à la fermentation qui leur eſt propre. De-là les rapports nidoreux ou acides après les repas : les vents tourmentent les perſonnes vaporeuſes par le développement de l'air qui ſe fait dans la fermentation

des alimens ; ils ne peuvent être dénaturés par les ſucs digeſtifs. Les anxiétés, les mal-aiſes tiennent à la même cauſe : une digeſtion laborieuſe donne aux nerfs une tâche trop pénible, & leurs efforts nuiſent à leur ſenſibilité naturelle.

Le chyle qui n'a pas été aſſez complétement animaliſé dans les premières voies, pour s'aſſimiler à nos humeurs & réparer nos pertes, occaſionne de nouveaux déſordres en paſſant dans le ſang, auquel il ne ſe mêle qu'avec peine, & pour perpétuer la cauſe des mêmes accidens.

Du même principe des mauvaiſes digeſtions, viennent les vomiſſemens & les diarrhées ; elles forment avec le temps, des amas de matières bilieuſes, dans l'eſtomac, dans les inteſtins ou dans les viſcères.

Les bouffées de chaleur, & le froid ſubit que les malades reſſentent, ſont l'effet d'une circulation irrégulière.

Les dégoûts & les appétits biſarres,

dépendent des différentes altérations des ſucs digeſtifs.

Les douleurs vagues, qui ſe font ſentir d'une manière plus ou moins fixe, dans différentes parties du corps, viennent des ſpaſmes reproduits dans des parties éloignées des nerfs qui ſouffrent une irritation locale, ou à leur origine ou dans une portion de leur étendue, mais plus ſouvent dans le canal inteſtinal. La ſeule ſympathie peut reproduire ces douleurs dans des parties éloignées du centre de l'affection primitive, par une analogie dans la ſenſibilité des organes ſimilaires.

Les nerfs de l'eſtomac étant irrités par des matières âcres; les inteſtins, par des vents ou des vers; les viſcères qui les avoiſinent, par des cauſes irritantes quelconques, les ſenſations douloureuſes qu'éprouvent ces organes, ſe font reſſentir dans les parties éloignées, ſympathiques, & particulièrement à la tête.

Les urines pâles & limpides, viennent d'une irritation dans les nerfs des reins, & très-ſouvent elles ſont le ſignal d'un orage dans tout le genre nerveux.

Les battemens plus concentrés de l'artère du bras droit, ſont l'effet de la circulation pénible qui ſe fait dans le foie, lorſque ce viſcère eſt affecté. Ce ſymptôme eſt conſtant dans preſque toutes les maladies de cet organe ; & ſouvent il peut éclairer ſur le ſiège, les progrès & le développement d'une maladie, dont la marche ſerait obſcure.

L'ennui, la triſteſſe, & toutes les affections de l'ame, dans cette eſpèce de maladies nerveuſes, ſont preſque toujours ſubordonnés aux cauſes phyſiques qui lui impriment des idées, dont la teinte eſt à peu près analogue aux humeurs qui portent le trouble dans la conſtitution matérielle.

Les inquiétudes, le poids que les malades reſſentent ſur la poitrine, le refroidiſſement des extrémités, leur en-

gourdiſſement, les tiraillemens, les palpitations de cœur, les bourdonnemens dans les oreilles, les vertiges, les faibleſſes ſont les ſymptômes qui précèdent les ſyncopes qui, quelquefois, exiſtent avec ſpaſmes & convulſions, & qui ſont le dernier degré des maladies vaporeuſes.

On peut expliquer tous ces ſymptômes, par les différentes modifications dans la cauſe immédiate de toutes les maladies vaporeuſes.

Dans toutes les eſpèces de maladies nerveuſes, les différens ſymptômes qui les caractériſent, ſe confondent en raiſon de l'analogie & de la liaiſon qui exiſtent dans les tempéramens, ou des cauſes deſquelles elles réſultent.

Traitement des maladies vaporeuſes, avec matière & leſion organique.

IL offre quatre indications principales. La première, c'eſt de corriger ou

d'évacuer les humeurs qui gènent l'action des organes digeſtifs, & autres viſcères.

La ſeconde, c'eſt d'avoir égard à la léſion de ces organes.

La troiſième conſiſte à combattre l'état nerveux de ces mêmes organes, & ſon influence ſur le ſyſtême général des nerfs.

La quatrième ſe rapporte aux affections de l'ame, & à leur correſpondance avec les déſordres matériels.

La nature, dont on ne peut calculer les moyens pour la ſolution des maladies aiguës, n'a que de très-faibles reſſources pour la guériſon des maladies chroniques, & ſur-tout des maladies vaporeuſes. C'eſt pourquoi il faut, en général, peu compter ſur ſes efforts pour la guériſon de ces maladies. On a cependant remarqué quelquefois, qu'elle en a opéré la cure par des évacuations ſpontanées des dépôts critiques, comme des varices aux jambes : mais il eſt moins rare, & plus naturel, de voir la ſolution de ces maladies par le flux hémorrhoïdal,

& ſur-tout par des hémorrhoïdes blanches, des diarrhées, des dyſſenteries, des vomiſſemens bilieux, comme l'a obſervé *Piquer*. On les a vu encore ſe terminer par un crachement continuel, ou même par un vomiſſement de pituite.

Obſervons qu'un vomiſſement de pituite & de glaires, peut beaucoup ſoulager, & qu'en vomiſſant ſouvent de pareilles matières, il ſerait même poſſible d'être guéri radicalement.

Cette cure, au premier coup-d'œil, ne paraît que palliative ; mais ſi l'on conſidère que ce vomiſſement & cette ſputation ne peuvent ſe faire ſans beaucoup agiter & ſtimuler l'eſtomac & les organes voiſins, on ſentira que leur impreſſion doit produire une nouvelle chaîne de mouvemens plus avantageuſe que celle dont ils étaient affectés ; & que par-là, les organes digeſtifs ſont, pour ainſi dire, remontés au ton qui leur eſt propre.

L'équilibre une fois détruit, on ne

peut le rétablir qu'en imitant le procédé de la nature, qui imprime des ſecouſſes plus ou moins fortes, des mouvemens plus ou moins rapides aux organes qui ſont privés de la mobilité & de la ſenſibilité moyennes qui leur ſont néceſſaires.

Ces criſes complettes par les vomiſſemens bilieux, glaireux, &c. ces *ſputations* pituiteuſes, prouvent la vérité de ce que nous venons d'avancer.

Boerhave dit, que cette ſputation pituiteuſe ruine les forces des mélancoliques, cauſe ce deſſechement, & cet état de conſomption auquel ils ſont ſujets; & dans cette vue il aſſure qu'ils feraient mieux d'avaler leur ſalive que de la cracher : mais ce conſeil me paraît pernicieux, ſur-tout à l'égard des femmes.

Piquer a obſervé que les malades qui avalaient leur ſalive éraient ſujets aux langueurs, aux deſſaillances, aux peſanteurs d'eſtomac & aux vertiges.

Il faut donc s'attacher à corriger le vice des organes de la digeſtion, qui

eſt le ſymptôme dominant; & rien ne paraît plus utile, pour y remédier, que cette ſputation de ſalive muqueuſe ou pituiteuſe.

Ces ſolutions ſpontanées ſont trop rares pour que l'on puiſſe y compter, &, dans cet eſpoir, abandonner la nature à elle-même; il faut, au contraire, l'aider, en dirigeant ſes moyens ſur les principes que j'ai poſés ci-deſſus pour le traitement de cette eſpèce de maladie vaporeuſe.

1.° Les humeurs qui ſéjournent dans l'eſtomac, le foie, la rate, ou autres viſcères, peuvent gêner leurs mouvemens & imprimer aux nerfs de ces organes, des ſenſations vicieuſes, ou par leur quantité ou par leur nature, & le plus ſouvent par l'une & par l'autre.

Dans le premier cas, les remèdes évacuans ſont les plus eſſentiels: dans le ſecond, les correctifs; & dans l'un & dans l autre, la combinaiſon de ces deux moyens réunis, produit l'effet que l'on doit deſirer.

Les

Les évacuans doivent être choisis dans une classe de purgatifs dont on n'ait point à redouter l'action irritante*. Les sels neutres, par exemple, sont ceux qui conviennent davantage : ils sont à la fois

---

* Il est cependant quelquefois nécessaire d'employer dans le cours du traitement, les purgatifs drastiques ; tels que la scammonée, le jalap, la rhubarbe : l'usage de l'aloës est aussi quelquefois utile, en procurant des évacuations sanguines (les hémorrhoïdes, les règles). Les poudres d'Ailhaud, qui ne sont qu'un mélange de purgatifs résineux altérés, ont souvent produit de bons effets, dans les cas où une pituite épaisse tapisse l'estomac & les intestins, & sur-tout s'il y a complication d'humeurs laiteuses.

En général, les purgatifs conviennent peu dans les maladies nerveuses; les vomitifs produisent de meilleurs effets; &, leur action terminée, les malades ressentent une légèreté & une alacrité, bien opposées à la foiblesse & à la mélancolie qu'ils éprouvent après l'usage des purgatifs. C'est de tous les remèdes évacuans, celui que les vaporeux supportent le mieux.

J'ai connu deux femmes vaporeuses qui vomissaient sans danger & sans douleur, & quand il fallait les purger, j'étais obligé de les faire mettre dans le bain. Le séjour plus long d'un remède irritant sur les parties nerveuses, & d'une très-grande surface (les intestins) donnent l'explication de ce phénomène.

correctifs & évacuans ; ce ſont les remedes les plus propres dans les cas d'empâtement d'humeurs bilieuſes : ils détruiſent leur fixité.

Il faut les donner à petite doſe, & les répéter pluſieurs fois dans la journée.

On aide leur action par des lavemens émolliens & quelquefois purgatifs, & des décoctions de plantes nitreuſes, priſes intérieurement.

Quand l'humeur a commencé à ſe frayer une route, on peut employer des purgatifs plus énergiques. Les eaux minérales ont alors un aſſez bon effet ; on ne doit plus redouter leur action ſur des humeurs trop fixées dans l'eſtomac, les inteſtins ou le méſentère.

Les purgatifs violens ne conviennent, en général, que pour exciter une forte agitation, & dans l'eſpoir qu'elle ſera ſuivie d'un calme heureux, en dénaturant la cauſe qui a porté le trouble dans le phyſique. Les veſſicatoires peuvent procurer le même avantage, &

ajouter celui d'une dérivation ſalutaire.

Quelques Auteurs, qui ont reconnu les bons effets de la ſalivation, ont recommandé, pour imiter ce procédé de la nature, de donner des frictions mercurielles, pour exciter cette excrétion; mais ce moyen pourrait devenir dangereux, & l'utilité n'en eſt pas prouvée.

Les fruits mûrs & fondans conviennent beaucoup. Les alimens doivent être choiſis de préférence parmi les végétaux. L'état des organes de la digeſtion, & la nature des ſucs digeſtifs, ne les diſpoſe que trop à la fermentation putride, qu'il faut diminuer par un régime végétal.

Les œufs ſont encore plus dangereux; ils donnent une digeſtion bilieuſe, qui augmentent la cauſe de la maladie. De même qu'on les voit, dans les fièvres intermittantes, redoubler la force de l'accès ſuivant, ou ramener la fièvre ſi elle n'eſt paſſée que depuis peu.

Les ſaignées ſeraient tout-à-fait contraires dans ce genre de maladies vaporeuſes ; s'il y a retard ou ſuppreſſion de flux périodique, c'eſt moins la pléthore qui en eſt la cauſe, que la dépravation des humeurs, & le plus ſouvent l'engorgement glaireux de la matrice. Mais dans ces cas, la ſaignée eſt dangereuſe.

Elle ne peut que diminuer la quantité du ſang, mais jamais rétablir dans ſes principes les proportions qui leur manquent.

L'évacuation ſanguine ne peut être indiquée que lorſqu'après une ſuppreſſion d'hémorrhoïdes, on voit les ſymptômes vaporeux augmenter ſenſiblement ; l'expérience apprend que la manière la plus heureuſe de tirer du ſang, dans ce cas, eſt d'appliquer des ſangſues à l'anus.

Le dérangement dans les règles, ne doit être regardée que comme l'effet de la maladie, & non comme ſa cauſe.

Une demoiſelle d'environ vingt ans,

d'un tempérament bilieux, phlegmatique, dont le flux périodique ſe faiſait très-irrégulièrement depuis long-temps, & qui éprouvait toujours quelques incommodités à cette époque, ſouvent pénible à paſſer, eut la ſuppreſſion ſubite, occaſionnée par quelques contrariétés qu'on lui fit éprouver, & qui l'affectèrent beaucoup. Deux heures après la ſuppreſſion, elle reſſentit une douleur vive au côté droit. Quelques inſtans après, une grande difficulté de reſpirer, avec une oppreſſion conſidérable.

Des femmes dont le zèle ſurpaſſait les lumières, offrirent leurs ſervices, & s'empreſsèrent de fricaſſer de l'avoine avec du vinaigre, pour appliquer ſur le côté malade; elles employèrent en même temps, l'infuſion de meliſſe & de ſafran.

Le ſuccès ne ſuivit point leurs eſpérances, & la malade ſentait ſes douleurs s'accroître de plus en plus, avec la fièvre & des douleurs de reins. Les ſpaſmes & les convulſions ſe firent ſentir à leur

tour & les vents la tourmentaient conſidérablement.

La malade était dans cet état, lorſque je fus appellé le lendemain. On m'inſtruiſit qu'elle était ſujette à des commotions nerveuſes, que l'on regardait comme des vapeurs, & que c'était, ſur-tout, à l'époque de ſes règles, que ces accidens avaient lieu. On m'apprit auſſi qu'elle ſe plaignait ſouvent d'une ſenſation douloureuſe au creux de l'eſtomac; qu'elle avait beaucoup de vents & ſouvent des coliques. Tout ce détail, joint à l'état dans lequel elle ſe trouvait, me perſuadèrent que le genre de ſes vapeurs tenait à l'eſpèce que j'appelle maladies nerveuſes, avec matières.

Je me décidai, en conſéquence, à lui faire prendre, d'heure en heure, des poudres compoſées avec le tartre vitriolé, le nitre, le quinquina; je lui fis boire beaucoup de petit lait, & lui ordonnai des lavemens avec la graine de lin, le

nitre & l'huile de camomille Romaine.

Six heures après que la malade eut fait uſage de ces remèdes, les évacuations bilieuſes commencèrent ; tous les accidens ſe calmèrent, & vingt-quatre heures après la première priſe, elle fut totalement guérie, les règles ayant reparu.

J'ai eu occaſion de remarquer depuis, que tous les remèdes anti-hyſtériques, pris dans les huiles eſſentielles, & les teintutes ſpiritueuſes, faiſaient le plus grand mal à cette même perſonne, & augmentaient tout les ſymptômes vaporeux auxquels elle était ſujette.

2.° La léſion organique doit être combattue ſuivant l'organe affecté, & le genre d'affection, des obſtructions, des ſquirres, des concrétions pierreuſes, des ulcères, des oſſifications, des anevriſmes, des polypes, &c.

Toutes ces cauſes peuvent produire des ſymptômes vaporeux aſſez forts & aſſez ſuivis pour en impoſer ſur leur principe ; mais il n'échappera pas à la

ſagacité d'un Médecin éclairé, & il faut abandonner à ſa prudence le traitement qui leur convient : il exigerait trop de détails, & des modifications trop multipliées, pour trouver place dans le plan de cet ouvrage.

Je ne citerai qu'un ſeul exemple de ceux que m'a fourni la pratique; il deviendra intéreſſant par ſa rareté, & par les vues qu'il pourra fournir dans des circonſtances obſcures & incertaines.

Une jeune femme, de vingt-cinq à trente ans, avait épuiſé une très-grande partie des reſſources de l'art, pour trouver du ſoulagement à une maladie vaporeuſe dont les ſymptômes la fatiguaient étonnamment; elle était d'un tempérament bilieux décidé, & reſſentait depuis long-temps tous les accidens qui caractériſent un tel tempérament.

Tous les traitemens auxquels elle fut ſucceſſivement ſoumiſe, annonçaient que l'on regardait ſa maladie comme dépendante immédiatement de l'irritabilité

générale des nerfs; mais on avait négligé de rechercher la cauſe première de cette irritabilité.

La maladie avait fait de grands progrès; la fièvre, que juſqu'alors on avait enviſagée comme fièvre nerveuſe ſimple, prit un caractère plus dangereux.

Le ventre ſe gonfla beaucoup, la région du foie était tendue & douloureuſe; les ſpaſmes, les convulſions, prirent une marche très-rapide, & le cerveau ſe dérangea.

Je fus appellé à cet époque, & mes premières réflexions portèrent ſur le tempérament de la malade. Il fut facile à reconnoître; la nature l'avait trop bien marqué pour qu'on s'y méprît.

Ce fut cette connaiſſance qui me fournit les premiers ſoupçons ſur la véritable cauſe de la maladie, & ils m'engagèrent à diriger les premiers ſecours ſur l'état actuel du foie, qui me ſemblait dans un grand déſordre.

Je me déterminai, en conſéquence, à

faire appliquer, ſur la région de ce viſcère, foie, des linges imbibés dans une décoction chaude de quinquina, où j'avais fait diſſoudre du ſel ammoniac & de l'huile de camomille Romaine.

J'ordonnai intérieurement le jus de limon, avec l'huile d'amandes douces, & la liqueur d'Hoffmann, pour calmer les convulſions de l'eſtomac.

Pour diſſoudre & faire couler la bile, j'employai le tartre vitriolé avec le nitre.

Je me ſervis encore de lavemens faits avec une décoction très-forte de piſſenlits, à laquelle j'ajoutai le tartre ſoluble & le nitre, à haute doſe.

La boiſſon ordinaire était une décoction de piſſenlits, ou bien de la limonade.

Quand la bile commença à couler, ce qui arriva après vingt-quatre heures de traitement, j'employai, avec les premiers remèdes, l'huile de camomille Romaine, intérieurement.

Alors le ventre s'affaiſſa, les convulſions finirent, & les évacuations ſe ſoutinrent. La bile était très-noire : elle entraîna pluſieurs pierres bilieuſes de la groſſeur d'un pois. Les mêmes évacuations durèrent pluſieurs jours, & ajoutèrent à chaque inſtant à la guériſon, en diminuant la cauſe de la maladie.

Tous les grands accidens ayant ceſſé, après que la cauſe en fut détruite, il ne reſta plus qu'à rétablir les forces qu'une longue maladie avait totalement anéanties, & à rendre aux nerfs plus de fixité dans leurs mouvemens; ils avaient perdu leur ſenſibilité naturelle, par les grandes commotions qui les avaient trop long-temps agités.

3.° Pour combattre l'état nerveux des viſcères affectés, & détruire ſon influence ſur le ſyſtême général des nerfs.

1.° Il faut détruire les cauſes qui impriment une ſenſibilité vicieuſe aux organes malades.

2.° On doit remédier à la conſtitution

trop mobile & irritable, de tout le genre nerveux.

Dans le premier cas, les moyens que l'on doit employer ſont ceux dont j'ai fait mention ci-deſſus, en parlant des différentes cauſes morbifiques qui peuvent affecter les viſcères; & leur uſage influera puiſſamment ſur la mobilité & l'irritabilité générale des nerfs.

L'obſervation ſuivante en eſt la preuve.

Une demoiſelle de trente-cinq à trente-ſix ans, éprouvait, depuis pluſieurs années, un dérangement conſidérable dans ſa ſanté; ſes nerfs paraiſſaient très-malades, & les ſecouſſes violentes qu'ils éprouvaient, l'avaient fort allarmée. Elle avait conſulté pluſieurs perſonnes de l'art, qui preſcrivirent beaucoup de remèdes; mais ils produiſirent peu d'effet.

Cette malade était d'un tempérament bilieux phlegmatique; elle était mal réglée. Souvent elle avait mal à la gorge: elle crachait une pituite claire; ſon

appétit était biſarre : la digeſtion était prompte, mais ſuivie de vents qui l'incommodaient beaucoup : la région du ventre était très-ſenſible, gonflée, & ſouvent douloureuſe. La malade était très-pâle, & ſemblait peu vivace : elle n'éprouvait pas de plus grands accidens dans l'intervalle des accès ; elle ſentait leur approche par une faibleſſe générale, de légers ſpaſmes dans les muſcles des parties ſupérieures, & ſurtout par une abondance de larmes, qui coulaient malgré elle, ſans que rien peut l'affliger que la conſcience ou l'inſtinct qui lui apprenaient la ſcène dont elle était menacée.

Ces allarmes n'étaient point menſongères ; elle éprouvait bientôt après, des contractions générales dans tout le genre nerveux, des convulſions affreuſes : tous ſes organes extérieurs paraiſſaient à peu près également agités par cette horrible tempête.

La raiſon s'égarait, & après quelques

minutes de cette poſition, elle paraiſſait dans un calme profond, qui n'était que l'effet d'un accablement total. Le ſommeil ſurvenait, pour l'ordinaire, & à ſon réveil, elle n'avait conſervé de ces maux paſſés, que le ſouvenir néceſſaire pour empoiſonner le reſte de ſa vie.

Ces accès revenaient à peu près toutes les ſemaines, ſans qu'aucune circonſtance morale parût les hâter, ni les retarder. Le régime n'avait pas une influence plus marquée ſur la marche de cette maladie.

Après avoir rapproché toutes les circonſtances de cette maladie; après avoir réfléchi ſur leur liaiſon, & calculé leur correſpondance; après avoir peſé les plus légers ſymptômes, dont le détail ſerait trop long, je me perſuadai que le ſiège du mal était dans le conduit inteſtinal, & que probablement des vers en étaient la cauſe.

Je me diſpoſai, en conſéquence, à faire prendre à la malade des bols com-

poſés avec l'aſſa-fœtida, le camphre, le fiel de bœuf, & l'extrait de grande ciguë.

Elle commença l'uſage de ces remèdes à petite doſe, mais je l'augmentais journellement; & quand elle fut parvenue à en prendre à peu près un gros & demi de ciguë par jour, elle rendit deux vers par l'effet d'un ſimple lavement. Ils étaient long d'un pied, de la groſſeur d'une plume à écrire; ils avoient le corps tout rouge, & la tête armée de poils longs de pluſieurs lignes, & roides comme du crin.

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'elle fit uſage des pilulles ci-deſſus juſqu'à l'époque où elle rendit les deux vers, elle eſſuya trois accès; mais les deux derniers furent beaucoup plus foibles, & j'avais trouvé les moyens de les arrêter très-promptement, en faiſant donner deux lavemens avec l'eau à la glace.

Je fis continuer l'uſage des mêmes bols, toujours en augmentant la doſe:

ils lui firent rendre encore trois vers ſemblables aux premiers : lorſque la malade fut parvenue à prendre deux gros de ciguë par jour, elle éprouva un phénomène bien ſingulier.

Un jour qu'elle était environnée de pluſieurs perſonnes, elles s'apperçurent que ſa raiſon s'égarait, par les propos ſans ſuite qu'elle leur tenait ; ſes yeux ſe troublèrent, &, ſans aucune eſpèce de convulſions, elle ſe promenait à grands pas dans la chambre, en criant qu'elle allait ſe noyer, & elle retrouſſait ſes jupons, en levant ſes pieds fort haut, comme ſi elle eût été dans une rivière. On m'envoya chercher ; j'arrivai & lui fis prendre, ſur le champ, du jus de citron, qui lui rendit toute ſa raiſon en fort peu de temps.

Alors, je diminuai la doſe des bols, de moitié; &, en l'augmentant dans la même proportion qu'auparavant, je la fis encore monter juſqu'à deux gros : à cette époque, la malade rendit deux vers

vers comme les premiers, mais beaucoup plus gros; le même phénomène arriva encore, avec les mêmes ſymptômes, qui furent diſſipés de même par le jus de citron. Je fis continuer encore pendant quelque temps les bols, mais en les diminuant tous les jours. Les accès ne revinrent plus, & il y avait déjà longtemps qu'ils étaient abſolument paſſés.

Les autres ſymptômes s'étaient ſucceſſivement diſſipés; & cette cruelle maladie, qui reſſemblait beaucoup à l'épilepſie, fut ainſi radicalement guérie. Il ne reſta plus qu'à rétablir les forces, qui avaient été ruinées, & par la maladie, & par les remèdes.

Dans le ſecond cas, il faut avoir recours aux remèdes calmans & antiſpaſmodiques.

Le premier des remèdes calmans, c'eſt le bain : il arrête le deſsèchement des fibres nerveuſes & muſculeuſes, ſi commun dans les conſtitutions vaporeuſes. Il rend aux fibres leur humidité élémen-

taire propre à empêcher la conſomption des mélancoliques ; mais il faut prendre garde de les donner trop chaud, de crainte qu'ils n'occaſionnent ou n'augmentent la congeſtion des humeurs ſur le cerveau.

L'eau de poulet, les émulſions, les gommes étendues dans l'eau, le petit lait, &c. tous ces moyens ſont propres à détruire la trop grande irritabilité des nerfs.

L'uſage du *laudanum* exige beaucoup plus de ménagemens. Il éteint, il eſt vrai, une partie de la ſenſibilité & de l'irritabilité, & par là diminue les douleurs, les ſpaſmes & les convulſions ; mais il occaſionne des reflux d'humeurs vers le cerveau, & en facilite la congeſtion ſur ſes membranes. Il agit puiſſamment ſur le principe de la vie ; il occaſionne des faibleſſes, des langueurs, des défaillances ; en un mot, ce n'eſt que dans un cas extrême qu'il faut y avoir recours.

SYDENHAM a beaucoup vanté ſon *laudanum* liquide. Il eſt bien vrai que de toutes les préparations d'opium (ſi l'on en excepte celle de Rouſſeau), elle eſt la moins à rejetter ; non par une des raiſons qu'en rapporte Sydenham, en vantant ſa plus grande ſolubilité. Cette vertu eſt tout-à-fait indifférente ; car il eſt prouvé que l'opium agit ſans être diſſous ; mais ſa plus grande vertu tient à ce qu'il ne cauſe pas de vomiſſemens comme l'opium ſec.*

Les demi-bains, les lavemens, les bains de pieds ſont des calmans très-convenables. Mais on ne peut en général compter ſur l'effet de tous ces remedes, qu'autant qu'on leur reconnaîtra une vertu décidée pour corriger, changer, ou détruire la cauſe des mouvemens vicieux des nerfs que l'on trouve le plus ſouvent dans la conſtitution élémentaire des humeurs dont l'équilibre eſt détruit.

* Voy. un Mémoire auſſi ſavant qu'ingénieux, lu par M. Lorry, à la Société Royale de Médecine, l'année dernière.

S'il y a atonie, faibleſſe dans toute la conſtitution, ce qui facilite en général la congeſtion des humeurs, & en particulier leur *raptur* ſur quelqu'organe ; il faut avoir recours aux amers, aux préparations de fer, au quinquina, & en général aux analeptiques.

Ces derniers accidens donneraient beaucoup d'analogie & de rapport entre cette eſpèce de maladie vaporeuſe, & celle que j'ai appellée maladie vaporeuſe avec relâchement des ſolides, &c. Auſſi en parlerai-je d'une manière détaillée dans le traitement de cette eſpèce particulière.

4.° Des affections de l'ame.

Je l'ai déja dit, l'organe immédiat de la penſée, dans ce genre de maladie nerveuſe, n'eſt affecté que ſymptômatiquement ; & quand on aura détruit, par les moyens que j'ai preſcrits, le vice qui règne dans les organes de la digeſtion, ou les autres viſcères, on verra bientôt renaître le calme & la

ſérénité dans les facultés morales.

Il eſt indiſpenſable de rétablir l'harmonie dans les fonctions de chaque organe, puiſque de leur cercle conſtant & bien meſuré, dépendent les bonnes opérations de l'ame.

MEIBONIUS rapporte, qu'ayant purgé un mélancolique, qui avoit l'imagination très-affectée, & lui avant donné immédiatement après des diaphorétiques, la nature, ſans doute vivement excitée par l'action de ces deux remèdes, en ſens contraires, forma aux cuiſſes un abſcès qui dégénéra en ulcère : il ne ſe preſſa pas de le conſolider, & il parvint par là à épuiſer le foyer de la maladie; il guérit radicalement l'ame de ſon malade, au grand étonnement des autres Médecins

J'ai connu un jeune homme d'environ trente ans ; il était d'un tempérament bilieux, mélancolique ; il avoit l'eſprit vif & pénétrant, beaucoup d'aſſiduité au travail ; il éprouvait très-ſouvent

une ſenſation pénible & un peu douloureuſe, du côté droit, dans la région du foie. Ses appétits étaient bizarres, & ſes digeſtions irrégulières ; les vents l'incommodaient beaucoup ; il était conſtipé ou il avait la diarrhée ; le plus léger mouvement inattendu produiſait des commotions & des ſecouſſes très-fortes dans ſes nerfs : mais ce que je trouvai de plus remarquable dans ſa ſituation, c'était une forte diſpoſition & une tendance continuelle à la colère, quand cette douleur au côté ſe renouvellait. Elle n'était pas plutôt diſſipée, par l'uſage des décoctions des plantes nitreuſes ou leurs ſucs, le petit lait, la limonade, les ſels neutres, ou la crême de tartre avec le nitre, dont je lui conſeillai l'uſage, qu'il était rendu à ſa tranquillité ordinaire. Mais ſi quelques fautes dans le régime lui ramenaient ces douleurs, il retrouvait, avec elles, la colère & la fureur auxquelles il ne pouvait réſiſter, quand la plus légère

contrariété heurtait ſes opinions ou ſes goûts.

Je pourrais rapporter une infinité d'exemples, qui prouveraient invinciblement la forte influence des léſions organiques ſur la direction de nos penſées : mais perſonne ne peut douter qu'il n'y ait une harmonie conſtante entre les cauſes intérieures ou extérieures qui agiſſent ſur nos nerfs, & les ſenſations qu'elles communiquent à l'ame.

L'ame ſe détermine en faveur de tel objet, ſuivant l'impreſſion que cet objet a produite ſur elle. S'il ne produit pas une impreſſion convenable, alors l'harmonie eſt détruite ; & c'eſt principalement dans l'état malade des nerfs qu'il faut en chercher la cauſe.

Les hypocondriaques ſont, pour l'ordinaire, attaqués d'un dégoût ſi conſidérable pour la vie, qu'ils ſont vivement ſollicités au ſuicide *. Il eſt

* Ce phénomène pourrait s'expliquer par la plus

bien difficile d'accorder ce dégoût de la vie avec la faibleſſe qu'ils laiſſent paraître aux approches de la mort, & la terreur que ſon ombre ſeule leur occaſionne.

C'eſt dans ce genre de maladies nerveuſes que rentrent les maladies mélancoliques & hypocondriaques des hommes, qui n'en ſont éloignées que par quelques modifications, qui ſont dûes à une conſtitution matérielle que la nature a en général trop différenciée de celle des femmes, pour que nous puiſſions jamais y appercevoir des analogies & des rapports parfaits.

---

grande ſenſibilité des nerfs qui ſe diſtribuent aux viſcères du bas-ventre, ou leur plus grande influence ſur des penſées ſombres & mélancoliques : ce qui eſt aſſez probable, puiſque les phthiſiques ne craignent pas la mort, à laquelle ils touchent, & que les vaporeux la redoutent beaucoup, quoiqu'elle ne les menace pas

SECTION SECONDE.

Maladies nerveuſes hyſtériques.

J'ENTENDS ſous la dénomination de vapeurs hyſtériques, ſeulement celles dont la cauſe eſt inhérente à la matrice. Les Auteurs qui ont attribué toutes les affections vaporeuſes des femmes au vice particulier de la matrice, ont eu tort. Il eſt complettement prouvé, par l'expérience journaliere, que le plus grand nombre des femmes qui ont des vapeurs, n'ont aucune affection, ou léſion particulière à la matrice, qui puiſſe leur occaſionner cette maladie, dont on découvre la cauſe dans d'autres organes, qui n'ont même que très-peu ou point du tout de ſympathie avec ce viſcère.

Les cauſes éloignées des maladies vaporeuſes hyſtériques, ſont un tempérament bilieux mélancolique, quelquefois ſanguin bilieux; & les accidens

auxquels ils donnent lieu, deviennent des nouvelles cauſes qui produiſent l'état vaporeux. Des régles peu abondantes & irrégulières, une vie peu active, des lectures laſcives, des paſſions malheureuſes, le veuvage, &c.

Les cauſes plus prochaines, ſont la ſuppreſſion des règles, des engorgemens, des ſquirrhes, des polypes ou des ulcères à la matrice, une tendance particulière d'humeurs dégénérées ſur cet organe, tel qu'un lait répandu, un vice dartreux ou artritique.

La cauſe immédiate eſt toujours en raiſon de la diſtribution vicieuſe du principe de la ſenſibilité, & de la mobilité.

Symptômes des maladies vaporeuſes hyſtériques.

Les plus fréquens ſymptômes des vapeurs hyſtériques, ſont une douleur ſourde, & quelquefois aiguë, dans la

région du bas-ventre & dans les reins; des vomiſſemens bilieux, ou de matières ſemblables au marc du café; des bâillemens fréquens; des éternuemens; une douleur fixe à la tête, ou le clou hyſtérique; des peſanteurs, des engourdiſſemens dans les membres, des tenſions fatiguantes & douloureuſes dans le bas-ventre, des contractions à la bouche, des tintemens d'oreilles, des vertiges, des étourdiſſemens, une quantité de vents dans les inteſtins & l'eſtomac, &c. &c.

Le pouls eſt ordinairement plein, le viſage rouge & animé, tous les traits prennent une expreſſion qui n'eſt plus celle de la pudeur, les yeux ſont gonflés & ardens, le regard farouche & hardi.

Quelques-uns de ces ſymptômes précédent toujours ceux qui caractériſent les affections hyſtériques décidées. Tels ſont les ſuivans.

Il eſt des femmes qui tombent en convulſion en faiſant de grands cris,

d'autres ſans ſe plaindre ; il en eſt qui tombent ſubitement dans une ſyncope alarmante, qui ne ſe manifeſte que par de fauſſes apparences d'un ſommeil tranquille. Les convulſions, & même les ſyncopes ſuccèdent quelquefois aux ris auxquels on ne connaît point de cauſes : d'autres fois, c'eſt aux pleurs dont les motifs ne ſont pas plus raiſonnables.

Ces faibleſſes ou ſyncopes durent pluſieurs inſtans, quelquefois des heures & même des jours entiers, avec une privation totale de mouvemens & de ſentimens. Ces malades ne donnent aucuns ſignes de vie, lors même qu'on leur fait des bleſſures, & elles ne recouvrent ſouvent l'uſage de leurs ſens, qu'en laiſſant paraître une raiſon égarée qui les livre à beaucoup d'exces.

On ne peut pas être trop ſur ſes gardes pour juger de la mort des perſonnes qui ont été ſujettes à ces attaques. Les Livres fourmillent d'obſervations

qui conſtatent les funeſtes erreurs dans leſquelles on eſt tombé à ce ſujet.

Il n'eſt poſſible d'expliquer ces différens ſymptômes, que par la grande irritabilité de tout le genre nerveux qui les diſpoſe à entrer en convulſion au moindre *ſtimulus*.

La matrice eſt le foyer d'où partent tous les mouvemens d'irritation, & leurs directions diverſes produiſent des accidens différens.

La vitalité de ce viſcère eſt ſi fort exaltée, que ſa réaction ſur les organes ſympathiques leur communique un excès de vie qui détruit leur ſenſibilité naturelle. En la mettant trop ſouvent & trop fortement en jeu, elle briſe des reſſorts qui n'étaient pas deſtinés à des mouvemens auſſi rapides : alors l'équilibre général & particulier eſt rompu.

De-là les douleurs, les ſpaſmes les convulſions, en un mot, tous les ſymptômes que nous venons de décrire.

Ce genre de maladies nerveuſes attaque

preſque toujours les femmes du tempérament auquel j'ai dit que correſpondait cette eſpece de vapeurs.

Cependant on y remarque quelquefois des ſymptômes qui ſemblent les rapprocher de l'eſpece que j'ai décrite dans la Section précédente, ou de celle que je décrirai dans la ſuivante. Mais ces différens ſymptômes ne ſont que le produit de quelques modifications particulieres du tempérament ; & il reſte aux maladies nerveuſes hyſtériques, une empreinte & un caractère ineffaçables, qui ſerviront toujours à les faire reconnaître.

Quoique par une diviſion des maladies nerveuſes, j'établiſſe trois eſpeces diſtinctes & ſéparées, il eſt cependant des nuances intermédiaires qui peuvent les rapprocher & ſouvent les confondre.

Il ſe paſſe divers mouvemens dans la nature, dont les cauſes ſont obſcures ; & ſi, par leurs effets, elles ſemblent ſe lier à d'autres cauſes plus faciles à ſaiſir,

on ne peut démêler ſes véritables cauſes qu'à l'aide d'un tact exquis, & d'une ſagacité précieuſe. C'eſt ſur-tout dans les maladies nerveuſes que l'on eſt environné d'une obſcurité qu'il n'eſt poſſible d'écarter qu'à la faveur d'une connaiſſance intime de la métaphyſique de l'ame, ou, ſi l'on veut, du travail de l'imagination, qui régit preſque tous les mouvemens organiques chez les femmes, & ſur-tout parmi celles dont la conſtitution délicate donne plus d'empire à leur ame, par la faible réſiſtance que leurs organes oppoſent à ſes volontés.

Traitement des maladies nerveuſes hyſtériques.

Il ſe rapporte, 1.° à l'âcreté des humeurs bilieuſes, qui irritent le *plexus* nerval de la matrice, & qui ont dénaturé la vitalité de ce viſcère.

2.° Au vice particulier qui affecte cet organe.

3.° A la ſenſibilité & à l'irritabilité générale & particulière des nerfs, & à ſon influence ſur les paſſions de l'ame.

1.° Pour remédier aux déſordres que produiſent les humeurs qui ſe portent ſur la matrice, il faut changer leurs qualités nuiſibles, ou détruire leur tendance ſur ce viſcère, afin d'y rétablir la ſenſibilité dans ſon équilibre conſtitutif.

On ne peut changer leurs qualités nuiſibles, qu'en introduiſant dans le ſang, des remèdes auxquels on reconnaiſſe la vertu de dénaturer l'humeur vicieuſe, ſoit en s'amalgamant avec elle, & produiſant un nouveau compoſé, dont le réſultat n'aura plus les mêmes propriétés, ſoit en agiſſant ſur leurs principes & les combinant différemment, ſoit enfin en évacuant les humeurs.

Les remèdes évacuans quelconques, n'ont, dans ces cas, qu'un effet douteux, & ſouvent dangereux, s'ils ne ſont pas correctifs des humeurs viciées. La bile tres-âcre, qui domine dans le ſang, n'eſt pas

pas évacuée par privilège aux autres humeurs, quand l'effet d'un purgatif irritant néceſſite une ſecrétion plus abondante dans le canal inteſtinal; je crois, au contraire, qu'un purgatif donné dans de pareilles circonſtances, ne peut que nuire beaucoup, en occaſionnant une irritabilité marquée dans le voiſinage de la matrice.

Cette irritabilité étant excitée dans la ſphère d'action des mouvemens ſimillaires dont la matrice eſt le point de réunion, ne peut qu'augmenter le deſordre qui règne dans ce viſcère.

La ſaignée pourrait être enviſagée ſous un aſpect plus favorable; en conſidérant la révolution qu'elle introduit dans tous les mouvemens, on pourrait eſpérer qu'elle changerait la chaîne vicieuſe de ceux qui ſe dirigent conſtamment ſur la matrice. Mais cette vraiſemblance ne peut ſéduire qu'un moment; car ſi l'on conſidère que cette ſuite de mouvemens contraires n'eſt produite que par la nature des humeurs,

on ſera forcé d'avouer que ce vice des humeurs, eſt l'indication principale, la première cauſe d'action, & par conſéquent que les autres cauſes lui ſont ſubordonnées, ou n'en ſont que les effets immédiats.

Rondelet défend la ſaignée, quand l'attrabile produit l'affection vaporeuſe. Sans doute il avait raiſon, & je l'ai toujours vue produire les plus mauvais effets dans les affections hyſtériques; la ſuppreſſion des règles qui les accompagne, détermine, pour l'ordinaire, à ce genre de moyen; mais en réfléchiſſant ſur la conſtitution élémentaire de cette eſpèce d'affection vaporeuſe, on découvre aiſement, que la ſuppreſſion des règles n'eſt que l'effet de la maladie, & non ſa cauſe; on la trouvera dans l'âcreté de la bile, qui eſt en trop grande abondance dans le ſang, pour qu'il conſerve l'équilibre qui lui eſt néceſſaire.

C'eſt cette même bile qui, ſe portant

ſur les nerfs de la matrice, empêche l'ecoulement périodique, par l'irritation & les reſſerremens ſpaſmodiques qu'elle produit dans ce viſcère.

Les ſaignées ne peuvent, dans ce cas, que diminuer la maſſe du ſang, mais elles ne changent rien à ſa combinaiſon; auſſi les emploie-t-on toujours en vain : les ſangſues mêmes, dont l'utilité paraît plus marquée, en raiſon du voiſinage, ſoit qu'on les applique à l'anus ou au vagin, ne produiſent que de très-faibles avantages & peu conſtans, à moins que la ſuppreſſion des hémorrhoïdes n'ait déterminé l'affection hyſtérique.

Les dépuratifs, ou ſudorifiques, ne méritent pas de préférence ſur les autres évacuans; leur uſage ſerait au moins auſſi ſuſpect.

La bile qui abonde dans le ſang, a trop d'âcreté pour être évacuée par la voie de la tranſpiration ou de la ſueur; elle ne peut arriver aux extrêmités des vaiſſeaux capillaires : leur diamètre ſerait

trop reſſerré par l'âcreté de cette humeur, qui ne peut être évacuée que par les ſelles ou les urines.

Mais rien ne convient mieux que les délayans, les adouciſſans, les calmans & les fondans.

Les bains tièdes, le petit lait, les boiſſons légèrement nitrées, les farineux légers, les mucilagineux, la gomme arabique ou adragante, le ſucre de lait, le ſel de ſedlits, les lavemens, l'eau de riz, de gruau, ou d'orge mondé, en un mot, tous les médicamens délayans-adouciſſans, conviennent.

On ne peut trop inſiſter ſur les fondans végétaux, tels que les fruits mûrs.

Ils diſſolvent les ſels fixes, répandus dans le ſang; ils corrigent la bile âcre & réſineuſe qui domine dans les humeurs ou en facilitent l'évacuation.

Le tartre vitriolé, les ſels neutres, conviennent beaucoup; ils déterminent une fonte de l'humeur qui rétablit l'équi-

libre dans la maſſe du ſang, & le calme dans les nerfs, en diſſolvant une bile viſqueuſe fixée dans les viſcères, & dominante dans la maſſe du ſang.

Cette fonte ſera ſoutenue par les purgatifs, que l'on doit donner en petites doſes, & toujours avec des correctifs, tels que les gommeux & le ſucre de lait, & dont l'action eſt néceſſaire pour défendre les nerfs de l'irritation que les purgatifs pourraient occaſionner.

Les purgatifs actifs deviennent mieux indiqués quand la bile noire commence à ſortir; c'eſt alors que leur utilité eſt marquée, & que l'on peut compter ſur une guériſon prochaine.

Une femme de vingt-deux à vingt-quatre ans, mariée depuis peu, d'un tempérament exceſſivement bilieux, était ſujette, depuis quatre ou cinq ans, à des attaques de nerfs, dont les ſymptômes etaient allarmans. La famille de cette jeune perſonne avait eſpéré que le mariage opèrerait ſa guériſon, &

n'avait employé juſque-là, que les moyens les plus ſimples pour arrêter les progrès d'une maladie, dont on ne ſoupçonnait pas la véritable cauſe. Le calcul fut faux; le mariage ne guérit rien, & les attaques devinrent plus fortes, & plus fréquentes : elles s'annonçaient par des bâillemens réitérés. Les convulſions ſurvenaient alors bruſquement; elles agitaient tout le corps & finiſſaient par laiſſer la malade dans une ſyncope, qui durait pluſieurs heures, & quelquefois un jour entier.

L'accès fini, la malade ne ſe plaignait de rien; elle diſait ne reſſentir aucun mal : mais ces ſecouſſes phyſiques avaient tellement ébranlé ſa raiſon, qu'elle n'avait plus aucune juſteſſe dans les idées, ni décence dans les ſentimens. Elle ſe livrait à des excès de haine & d'amour, qui n'annonçaient que trop l'agitation de ſes ſens, & le déſordre de ſa raiſon.

Tout ce qui lui devait être le plus cher dans la nature, était devenu l'objet

de ſa haine; & ces tendres élans d'une ame délicate & ſenſible, qui l'attire doucement vers celui qui a mérité ſon choix, ne paraiſſait en elle qu'un appétit groſſier qui l'entraînait rapidement vers le premier objet dont elle était frappée; ſouvent même ſon imagination ſéduite, lui choiſiſſait des fantômes, auxquels elle ſe livrait dans le tumulte de ſes ſens.

Ces eſpèces de criſes ſe répétaient pluſieurs fois dans la journée, & laiſſaient conſtamment la malade dans un état de ſtupeur & d'accablement.

Les accidens phyſiques, paraiſſaient beaucoup moins conſidérables.

La malade ſe plaignait quelquefois de tenſions fatiguantes, mais peu douloureuſes, dans le bas-ventre. Les urines étaient claires & limpides; le poulx, très-dur & plein; le regard était farouche & hardi; le viſage, preſque toujours animé; l'appétit était faible, le ſommeil agité & ſouvent interrompu.

On avait employé déjà beaucoup de

remedes contre cette maladie, lorſque je fus conſulté.

Les bains tièdes, les bains froids, les douches avec l'eau à la glace, les ſaignees, les narcotiques & les véſicatoires, étaient les principaux remèdes que l'on avait mis en uſage.

Après avoir réfléchi profondément ſur cette maladie, je me décidai à ſuivre une méthode de curation différente, & je me propoſai de remplir les trois indications ſuivantes.

La première, d'épurer la maſſe du ſang des humeurs bilieuſes exceſſivement âcres qui y dominaient.

La ſeconde, de détruire leur direction ſur la matrice, & de donner des modifications plus heureuſes aux paſſions correſpondantes à ce viſcère.

La troiſième, de calmer la grande agitation de tout le genre nerveux.

J'employai, pour remplir la première indication, des poudres compoſées avec le ſucre de lait, le tartre vitriolé, & un

peu de gomme arabique ; la malade prenait de cette poudre, à petites doſes, mais très-ſouvent : je lui fis faire uſage en même temps, de jus de piſſenlit, & d'une décoction de ſaponaire.

Pour remplir la ſeconde indication, j'employai des purgatifs à petites doſes, tous les deux ou trois jours : je les joignais à la poudre ci-deſſus.

J'employai encore le camphre combiné avec le nitre.

Pour ſuivre la troiſième indication, je fis prendre tous les jours à la malade, des bains de bouillons de tripes.

Après un mois d'uſage de ces remèdes combines, les évacuations bilieuſes commencèrent à s'établir. Je les entretins avec les mêmes remèdes, en y ajoutant le fiel de bœuf, à hautes doſes; après quinze jours de ſon uſage, les evacuations devinrent noires, ſe ſoutinrent pendant plus d'un mois de la même qualité : à cette époque, elles devinrent jaunâtres. Je cherchai encore à les entretenir, en diminuant

cependant la doſe de tous les médicamens & ſur-tout des purgatifs.

La maladie avait bien changé de face, les convulſions étaient abſolument ceſſées; mais l'ame ſemblait fixée dans un état d'étonnement, qui avait pris la place de tous les excès auxquels elle s'était livrée : après quelques ſemaines, ſes ſentimens naturels ſe ranimèrent par degrés, & lui rendirent bientôt toute ſon énergie. Enfin, la nature triompha, & rentra dans tous ſes droits.

2.° Pour détruire les différens vices qui affectent la matrice :

Les ſaignées, les ſetons, les veſſicatoires & les cautères, ſont les moyens ſur leſquels on compte peut-être trop, & ce n'eſt que dans des cas d'inflammation, de fluxion ou d'engorgement conſidérable ſur ce viſcère, qu'il faut y avoir recours, comme dans celui où l'on craindrait les ulcères, les obſtructions, les ſquirres, ou bien quand ces maux ſont déjà formés : alors ces moyens

peuvent convenir pour arrêter leurs progrès, en faiſant révulſion des humeurs, & établiſſant une évacuation avantageuſe.

Le plus grand inconvénient des veſſicatoires dans ces ſortes de maladies, c'eſt que les ſels âcres & cauſtiques des cantharides, étant diſſous dans le ſang, augmentent encore l'âcreté des humeurs, & ſur-tout, leur impriment une tendance ſur des organes * qui ne ſont que trop diſpoſés à l'irritation.

Les vices que je viens de nommer, ſont quelquefois la cauſe des affections nerveuſes hyſtériques; leur traitement eſt toujours fort difficile, & le ſuccès très-incertain. Les modifications auxquelles il eſt ſoumis, étant trop nombreuſes pour établir & détailler les principes qui doivent les éclairer, nous ne pourrions nous livrer à ces recherches qu'en ſortant du plan que nous nous ſommes fait.

* Je veux dire les organes de la génération.

La grande irritabilité de la matrice, empêche ſouvent le flux menſtruel ; & le ſéjour du ſang dans ce viſcère, occaſionne des convulſions hyſtériques, auxquelles on remédiera par les moyens que nous avons indiqués.

Il arrive auſſi quelquefois qu'une conformation vicieuſe de la matrice, empêche l'évacuation périodique de ſe faire auſſi complétement qu'il eſt néceſſaire pour la ſanté : alors il faut avoir recours à des moyens chirurgicaux.

Il arrive ſouvent encore, & ſur-tout aux jeunes filles, quoique très-bien conſtituées, que leurs periodes ſont mal aſſurés ; & quelquefois ils n'ont pas encore paru, quoique l'âge où ils devaient naturellement paraître ſoit déjà paſſé. Tous les Auteurs qui ont traité du chloroſe, ont, pour la plupart, attribué ſa cauſe, au développement encore imparfait de la matrice, & de tout l'individu regardant le flux menſtruel, comme le ſurplus & l'excédant des moyens

que la nature emploie pour achever & entretenir ſon ouvrage. Sans vouloir contrarier ce ſyſtême, il faut avouer de bonne-foi, qu'on peut lui oppoſer les objections les plus fortes.

1.° Il a exiſté beaucoup de femmes qui ont eu pluſieurs enfans, qui ont joui de la meilleure ſanté, & qui n'ont jamais été réglées. J'en ai connu qui ne l'ont été que pendant le temps de leur groſſeſſe.

2.° Les plus delicates & les plus faibles, ſont preſque toujours celles qui perdent plus abondamment.

Il me ſemble que la nature a toujours tenu une marche trop incertaine, dans l'éruption des règles, pour que l'on puiſſe expliquer cette évacuation par quelques-unes de ſes loix générales.

Je crois donc qu'il eſt beaucoup plus naturel de chercher cette cauſe dans l'action même de la matrice, dans la conſtitution élémentaire des humeurs, dans l'impulſion du principe qui vivifiera

ce viſcère, & retardera ou changera ſa vitalité, à l'époque ou la nature dirige toutes ſes forces ſur cet organe. Dans ces momens de criſe, ſi elle n'achève pas ſon travail, ſi ſes efforts ſont impuiſſans, ils préparent ſourdement le germe de toutes les maladies qui affecteront ce viſcère, & dont l'influence s'étendra ſur tous les organes, & particulièrement ſur ceux dont la ſympathie eſt plus marquée avec la matrice.

Une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, était attaquée depuis dix ans, d'une maladie, dont la cauſe n'avait pas été connue. Les ſymptômes de cette maladie étaient graves, & lui donnaient tout le caractère d'une maladie vaporeuſe hyſtérique.

Les ſpaſmes & les convulſions, attaquaient ſucceſſivement différens organes extérieurs; les viſcères n'étaient point à l'abri de ces ſecouſſes : la région du bas-ventre ſemblait être le foyer où ſe formaient & s'entretenaient tous ces orages.

La poitrine éprouvait un ſerrement conſidérable; les palpitations de cœur, étaient fréquentes : il arrivait très-ſouvent que la gorge ſemblait reſſerrée par une eſpèce de boule, & quelquefois de cordon.

La tête était affectée; ſes organes éprouvaient des ſueurs fréquentes, & des douleurs très-aiguës; les idées ſe troublaient, & la raiſon s'égarait totalement : l'ame était alors livrée à beaucoup de déſordres, qui annonçaient la grande agitation des ſens; mais leur équilibre n'était pas plutôt rétabli, que l'ame rentrait dans ſon calme ordinaire, ayant perdu juſqu'à la conſcience de ſes propres erreurs.

Une ſueur générale annonçait toujours la fin de ces criſes, qui duraient des heures entières, & qui ſe répétaient irrégulièrement pluſieurs fois dans la ſemaine.

La malade était alors rendue à un état plus heureux, mais elle ne jouiſſait

pas d'une ſanté complète. L'intervalle entre les grandes attaques, etait toujours troublée par des douleurs vagues, des friſſons irréguliers, des ſpaſmes dans différens organes, & une douleur cuiſante, conſtamment fixée ſur la matrice.

Le traitemnt que l'on avait employé contre cette maladie, annonçait qu'on la regardait comme occaſionnée par un ulcère à la matrice; on avait, en conſéquence, employé beaucoup de ſaignées dans le principe, elles n'eurent pas plus de ſuccès que tous les autres remèdes que l'on employa dans la ſuite.

Enfin, après un très-long uſage de remèdes, j'eus occaſion de voir cette femme; après l'avoir bien examinée, & avoir bien réfléchi ſur toutes les circonſtances de ſa maladie, je vis clairement qu'elle était produite par un vice du ſang, qui s'était jette ſur les nerfs de la matrice.

Je cherchai à m'inſtruire de ſa nature, mais

mais toutes les queſtions que je pus faire à la malade, ne m'apprirent rien.

Dans cette obſcurité, j'ordonnai des remèdes dépuratifs & inciſifs, afin de déplacer le vice qui affectait la matrice, & de juger de ſa nature par ſes effets & ſa direction.

Les remèdes que je mis en uſage furent la décoction de bourgeons de ſapin de Ruſſie, les préparations de fer, du jus de creſſon, & quelques doſes légères de quinquina.

Ces moyens me réuſſirent : après trois ſemaines, ou à peu près, la malade ſe plaignit de douleurs dans les jambes ; je les fis mettre auſſi-tôt dans l'eau tiéde, & après quelques jours les articulations des pieds rougirent & ſe gonflèrent.

Les douleurs dans le bas-ventre ſe calmèrent, les criſes diminuèrent, & tous les accidens qui les précédaient, ſuivirent la même marche.

Éclairé alors ſur la nature de la

maladie, mais craignant de ne pouvoir fixer ſur les extrémités un vice qui avait établi depuis long-temps ſon foyer dans les viſceres, je me décidai à faire appliquer deux larges veſſicatoires aux jambes, afin de changer le foyer de cette maladie, & de l'épuiſer par une évacuation ſalutaire.

J'interrompis à cette époque tous les remèdes internes, excepté le quinquina que je continuai à des doſes très-légères.

Après deux mois de l'effet des veſſicatoires, je les ſupprimai, tous les ſymptômes de la maladie ayant été détruits ſucceſſivement, & la malade ayant recouvré une tranquillité d'ame qu'elle avait perdue depuis long-temps.

3.° La ſenſibilité générale des nerfs eſt portée à ſon plus haut degré d'énergie, dans l'affection hyſtérique. La grande ſympathie de la matrice avec les nerfs de preſque tous les organes les plus eſſentiels à la vie, les diſpoſe

à une irritabilité toujours prochaine, & à des commotions qui portent le trouble & le déſordre dans leurs fonctions.

Les cauſes les plus légères y donnent lieu, ſur-tout quand les femmes ſont dans les jours deſtinés à l'évacuation menſtruelle. Les ſuppreſſions ſont très-faciles dans ce genre de maladie vaporeuſe, & les déſordres qui peuvent les ſuivre ſont ſans nombre. Les fluxions, les inflammations des viſcères, le cloud hyſtérique, les vomiſſemens, les douleurs de reins, les convulſions, les ſyncopes, &c. ſont les maux que peuvent produire ces ſuppreſſions accidentelles.

Il n'eſt pas facile de remédier à tous ces accidens, & on ne peut le faire qu'en rétabliſſant l'équilibre qui a été rompu dans la ſenſibilité des nerfs; ce moyen ramenera certainement l'évacuation ſupprimée, & détruira ſes mauvais effets.

Rien ne réuſſit mieux dans ces ſortes d'accidens, que les remèdes irritans, qu'il faut toujours appliquer dans les organes éloignés de ceux où ſe fait ſentir la concentration des mouvemens d'irritation, afin de faire révulſion de ces mêmes mouvemens, pour rétablir l'harmonie dans la direction des forces motrices & ſenſitives.

La ſaignée que l'on emploie ſi ſouvent dans ces ſortes d'accidens, ne peut réuſſir que dans un petit nombre de cas. Par exemple, elle peut être employée ſuivant les loix de la révulſion, pour empêcher la rapidité des mouvemens du ſang qui ſe porte ſur quelqu'organe eſſentiel à la vie.

En diminuant la quantité de ce fluide, on peut empêcher ces effets nuiſibles, quand on craint l'inflammation; mais le ſoulagement qu'elle procure eſt de peu de durée: elle diminue beaucoup les forces du principe de la vie; mais elle lui imprime rarement des

directions plus avantageuſes pour l'économie animale *.

Les lavemens âcres, les demi-bains, les frictions avec les teintures de cantarides, les ligatures, les ventouſes ſcarifiées, les veſſicatoires, ſont des moyens de révulſion bien plus ſûrs, & que l'on ne peut employer trop-tôt dans les cas extrêmes.

Le déſordre qui règne dans les idées, dans la mémoire & même dans la raiſon, annonce aſſez la léſion des organes des ſens, & ſur-tout du cerveau; mais le vice qui parait dans les nerfs de ce viſcère, eſt plutôt produit par la ſympathie de la matrice, qu'il n'eſt eſſentiel au cerveau.

Les moyens de le traiter rentrent donc dans le ſyſtême général du traitement des vapeurs hyſtériques; mais ils exigeront quelques modifications, ſi les nerfs

* J'ai vu la ſaignée du bras, dans une ſuppreſſion, être ſuivie très-promptement d'une fluxion inflammatoire à la poitrine, qui fut très-grave.

du cerveau ſont primitivement affectés: modifications qui doivent être peu conſidérables, puiſque le vice qui aura porté le trouble dans la ſenſibilité des nerfs du cerveau, eſt, ſans doute, le même que celui qui aura détruit l'harmonie dans les mouvemens de la matrice.

Les affections de l'ame, les paſſions les plus violentes tiennent de près à ce genre de maladies vaporeuſes; elles occaſionnent ſouvent les plus grands déſordres, & fourniſſent l'indication principale, pour établir une méthode ſage de curation.

C'eſt dans cette eſpèce de maladies nerveuſes, que les paſſions ſont les plus vives; elles ſont quelquefois portées à un ſi haut degré, qu'elles entraînent des femmes, ſages & honnêtes, aux écarts les plus condamnables.

S'il paraît un inſtant de calme, au milieu de ces affreuſes tempêtes, c'eſt alors que la vertu recueille toutes ſes

forces, pour leur tenir tête quand elles ſurviennent. De combien d'efforts n'a-t-elle pas beſoin contre un tempérament fougueux, contre le ſoulèvement des ſens? La raiſon, il eſt vrai, doit venir à ſon ſecours, mais ſouvent auſſi elle reſte enchaînée par les paſſions qu'elle devrait maîtriſer. Si, dans une circonſtance auſſi critique, des livres auſtères & de ſages conſeils ſont néceſſaires à une femme, en la rappellant à ſes devoirs par tous les moyens que peuvent ſuggérer la morale & la religion, il eſt plus indiſpenſable encore de recourir aux Médecins, qui trouveront dans leur art les moyens de modérer ces paſſions fougueuſes qui la troublent, & de rétablir le calme dans la nature, & la ſérénité dans l'âme. L'équilibre une fois remis entre le phyſique & le moral, & la raiſon reprenant l'empire ſur les ſens, la guériſon ſera parfaite.

Mais pour y parvenir, il eſt néceſſaire que les Moraliſtes ne gâtent pas l'ouvrage du Médecin. L'empire de celui-ci

s'exerce ſur le corps, dont l'âme reçoit ſouvent des loix.

L'union que le Créateur a établie entre les deux ſubſtances qui conſtituent l'homme, eſt le grand modèle qu'ils doivent étudier, pour ſe conformer aux vues de la nature. Elle a des droits qu'elle exerce impérieuſement, & il y aurait de la mal-adreſſe à les mettre en oppoſition avec les ſaintes loix de la raiſon.

On ne réuſſirait par là, qu'à faire naître des remords, qui tourmenteraient d'autant plus la perſonne malade, qu'elle ſe verrait maîtriſée par tout ce qui les exciterait.

Vainement l'âme voudrait-elle ſe détacher des ſens : au moment où elle veut prendre ſon vol vers les régions céleſtes, elle retombe de ſon propre poids vers la matière. C'eſt dans l'harmonie parfaite de l'âme & du corps, que conſiſte la ſanté, ce bien ſi precieux à l'humanité.

J'ai été trop ſouvent témoin des déſordres où un zèle mal entendu avait précipité des femmes, que leur conſtitution rend le jouet d'une imagination facile à s'enflammer par l'agacement qu'éprouvent leurs nerfs ; ſi la cauſe qui les irrite ſe porte ſur la matrice, elle excite les paſſions qui correſpondent à cet organe, de même qu'en ſe dirigeant ſur l'eſtomac, elle produit un appétit exceſſif, qu'on appelle *faim canine.*

Les calmans les plus énergiques, les bains, le camphre, le nénuphar, l'opium combiné avec le nitre, ſont les moyens que l'on doit employer les premiers, afin de calmer l'efferveſcence du ſang.

Le traitement doit être continué avec la combinaiſon des mêmes moyens, & l'emploi de ceux que nous avons preſcrits ci-deſſus, ſans négliger les ſecours

moraux dont l'âme a beſoin pour moins préſenter d'oppoſition aux agens phyſiques qui doivent la rendre à des affections plus heureuſes.

SECTION TROISIÈME.

Des maladies vaporeuſes avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.

CETTE eſpèce d'affection nerveuſe, eſt la plus commune. On peut lui aſſigner différentes cauſes, les unes éloignées, les autres occaſionnelles, d'autres enfin, immédiates. Parmi les premières, on peut compter un tempérament ſanguin, flegmatique, les affections profondes de l'ame, des paſſions malheureuſes, une longue ſuite de contrariétés, une vie molle & voluptueuſe, le défaut d'exercice, l'air épais que l'on reſpire dans les grandes villes, des ſaignées répétées & des jouiſſances amoureuſes trop multipliées, &c. &c.

Les cauſes occaſionnelles ſont, la grande mobilité des nerfs, leur irritabilité, le vice de la tranſpiration inſenſible, la dégénération des humeurs.

La cauſe immédiate, eſt la diſtribution vicieuſe du principe de la vie, dans différens organes, & le défaut d'équilibre dans leurs mouvemens *.

L'influence des paſſions de l'âme eſt aſſez prouvée par les déſordres qu'elles produiſent dans la conſtitution phyſique; je crois inutile de rien ajouter à ce que j'ai dit à ce ſujet : on ne peut douter des ravages qu'elles produiſent, & l'expérience nous prouve que les femmes en reçoivent des commotions beaucoup plus vives. C'eſt dans le ſilence d'une vie tranquille & retirée, qu'elles ont le plus d'activité. L'âme conſtamment iſolée en elle-même, & privée de l'expanſion que produiraient des objets environnans, ſe replie & ſe déploie ſur un même genre d'actions, qui en reçoivent le plus haut degré d'énergie **.

* C'eſt dans cette eſpèce de maladie vaporeuſe; que l'on obſerve une faibleſſe d'organes plus marquée, & une ſenſibilité plus grande dans l'âme.

** On pourrait ranger, je penſe, dans cette

La fixité des idées imprime aux nerfs une action beaucoup plus forte & plus long-temps ſoutenue. L'organe immédiat de la penſée, en eſt plus profondément affectée. Il en réſulte pour l'âme une diſpoſition toujours prochaine à recevoir, à la moindre occaſion, l'impulſion des mêmes idées, &, par conſéquent, propre à mettre en jeu la ſenſibilité, & à rétablir la même ſérie de mouvemens

---

claſſe de maladies vaporeuſes, le *ſplein* des Anglais, cette mélancholie qui les fait périr d'une fièvre lente nerveuſe.

La ſituation de leur pays au milieu des eaux, la conſtitution de leur Gouvernement, qui donne à tous les eſprits la faculté de s'exercer ſur des matières, qui excitent & exhaltent les paſſions; l'uſage du charbon de terre, qui laiſſe évaporer une fumée épaiſſe & huileuſe; toutes ces cauſes réunies doivent ſupprimer la tranſpiration, donner à leurs fluides un caractère de fixité, & rendre cette maladie plus commune parmi eux. A ces cauſes, ajoutez les liqueurs fortes; plus en vogue en Angleterre que par-tout ailleurs; les diſtractions de l'eſprit, les bains, les voyages, en guériſſant cette maladie, répandent un nouveau jour ſur ſa cauſe.

dans les nerfs, & le même déſordre dans l'ame.

Si les femmes éprouvent des chagrins, leur imagination en eſt plus vivement tourmentée que celle des hommes, & produit d'autant plus de déſordres dans les mouvemens organiques, que les contrariétés qu'elles auront à combattre ſeront plus graves, & que leurs corps ſeront plus délicatement conſtitués.

L'habitude du café au lait, & de toutes les boiſſons aqueuſes, eſt très-pernicieuſe aux femmes, & ſur-tout à celles qui vivent dans les grandes villes: ces eſpèces de breuvages relâchent les nerfs de l'eſtomac, affaibliſſent les ſucs digeſtifs, & préparent une longue ſuite de mauvaiſes digeſtions, qui détruiſent inſenſiblement la conſtitution, & multiplient les affections nerveuſes. Ces accidens ſont plus fréquens dans Paris, où l'on eſt toujours enveloppé d'un air épais, qui pénètre le ſang de molécules peu élaſtiques, & trop hétérogènes à

ſes principes élémentaires, pour ne pas détruire l'harmonie conſtitutive du ſyſtême viſculaire.

Symptômes des maladies nerveuſes avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.

ON remarque ordinairement dans ces ſortes d'affections nerveuſes, un abattement, un découragement d'eſprit conſidérables; une apathie pour les plaiſirs, un ennui, un dégoût marqué de tout ce que l'on poſsède *; une crainte affreuſe de la mort. Sans ceſſe tourmenté par de nouveaux deſirs, dont l'accompliſſement amene bientôt de nouveaux dégoûts.

On éprouve des langueurs, des faibleſſes, des reſſerremens de poitrine,

* Le dégoût de ce qui eſt en notre pouvoir, ſouvent annonce le regret de ne pouvoir obtenir ce que nous deſirons.

des laſſitudes dans les membres, des douleurs vagues, des maux à la tête après le dîner; la digeſtion eſt ſouvent troublée ou retardée, le ſang ſe porte à la tête; on éprouve beaucoup de chaleur dans cet organe; les fluxions ſont fréquentes, les périodes mal réglées, & les fleurs blanches très-communes; des refroidiſſemens dans les entrailles, des friſſons irréguliers, des coliques, le ventre très-mal réglé. Les maux de reins ſont ordinaires dans cette eſpèce de maladie nerveuſe; les urines ſont claires & peu cuites: en un mot, toutes les excrétions annoncent une nature faible & languiſſante, un ſang mal digéré, & dont les principes abondent en parties muqueuſes & flegmatiques. Les ſpaſmes, les convulſions ſont très-fréquentes, mais peu conſidérables; la grande mobilité des nerfs, leur irritabilité, & ſur-tout la faible conſtitution des tempéramens auxquels correſpond cette ſorte de maladie vaporeuſe, en ſont la cauſe.

Voilà

Voilà les principaux ſymptômes qui caractériſent ce genre de vapeurs ; les cauſes qui les produiſent, tiennent preſque toutes aux affections de l'âme.

L'abattement, le découragement de l'eſprit, tiennent à des ſacrifices contraires à nos inclinations. Ils affectent l'âme au point qu'elle ne trouve plus de reſſource en elle-même pour ſortir de cet abattement. Le tempérament s'épuiſe dans les efforts impuiſſans qu'elle fait pour rompre ſes chaînes. Un nuage de mélancolie ſe répand ſur toute les actions : toute la conſtitution du corps en eſt altérée.

Les faibleſſes & les langueurs tiennent à la tonnie de toute la conſtitution.

Les douleurs vagues, ſont ſouvent occaſionnées par des vents ; mais elles ſont quelquefois produites par des *raptus* d'humeurs ſur quelqu'organe, ou des irritations nerveuſes ſympathiques.

Les douleurs à la tête, l'ardeur & les couleurs vives dont ſe peint le viſage, ſont l'effet de la preſſion

méchanique de l'eſtomac ſur l'aorte deſcendante, ou de l'irritation des nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, pendant le travail de la digeſtion ; ces organes ſouffrent, & produiſent par ſympathie, des mouvemens analogues dans d'autres parties.

Les fluxions dépendent toujours d'une atonie générale ou particulière.

Les fleurs blanches reconnaiſſent la même cauſe, avec dégénération muqueuſe du ſang.

Traitement des maladies nerveuſes avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.

Le traitement de cette maladie doit être conſidéré ſous trois points de vue.

Le premier, ſur les affections graves, & les paſſions fortement inhérentes à l'âme.

Le deuxième, ſur l'état d'atonie & de mobilité dominante, dans toute la

conſtitution, & ſur leurs rapports avec la dégénération des humeurs.

Le troiſième eſt de combattre la détermination très-fréquente & très-facile, par les cauſes les plus légères, ſoit de congeſtion des humeurs, ſoit de concentration des mouvemens nerveux ſur l'origine des nerfs.

1.° Nous ne connaiſſons pas de moyens ſûrs pour changer l'ordre des affections de l'âme. La raiſon ſeule peut s'oppoſer aux fortes paſſions, & nous éclairant ſur les maux qui marchent à la ſuite des excès dans leſquels elles nous entraînent, elle peut faire naître en nous le deſir violent de nous y ſouſtraire. C'eſt ainſi qu'il eſt poſſible de guérir une paſſion par une autre paſſion, puiſque l'accroiſſement de l'une ne peut être qu'en raiſon inverſe de la diminution de l'autre. Cet art était celui des Stoïciens; mais il ne fait ſouvent que ſubſtituer un vice à un autre vice, tant il eſt difficile que la

raiſon exerce un empire abſolu ſur les paſſions.

Les obſervations ſuivantes prouvent combien les affections de l'âme ont de pouvoir ſur les mouvemens matériels, & avec quelle rapidité elles peuvent changer leurs directions.

Une jeune beauté renfermée dans le ſerrail du Grand-Seigneur, fut frappée, en bâillant, d'une attaque de catalepſie, comme d'un coup de foudre. On employa en vain tous les moyens que la Médecine a inventé pour guérir cette affreuſe maladie ; les veſſicatoires, les ventouſes ſcarifiées, le feu même ne furent point épargnés. Enfin, au bout de deux journées de cette cruelle ſituation, le Médecin du Sultan imagina qu'un remède moral produirait un effet plus heureux que tous les remèdes phyſiques : mais pour le tenter, il fallait auparavant guérir l'imagination du Sultan, & lui perſuader qu'on ne pourrait réuſſir qu'en allarmant la pudeur de ſa

favorite. Le Sultan ayant conſenti à la témérité apparente, d'où dépendait la guériſon, le Médecin feignit de porter une main hardie ſous la robe de la Sultane : la préſence du Sultan ajoutant encore à l'étonnement où elle fut jettée par une pareille ſcène, elle récouvra au même inſtant la ſanté.

On trouve dans *Tutpius* une obſervation analogue. Une Demoiſelle, qui avait été promiſe en mariage à un jeune homme qui lui plaiſait beaucoup, fut attaquée ſubitement de catalepſie, quand on lui apprit que ſon mariage était rompu. En vain on employa toutes ſortes de remèdes pour faire ceſſer ce cruel état. Enfin, au bout de vingt-quatre heures on lui fit entendre, avec un grand bruit, qu'elle ſerait mariée; cette heureuſe nouvelle lui rendit ſubitement la ſanté.

Kau Boerhave a guéri, dans l'hôpital de Harlem, pluſieurs enfans attaqués d'épilepſie, en leur cauſant une très-

grande frayeur. Tous les remèdes avaient manqué leur effet : il imagina de leur dire, que puiſque rien n'avait pu les guérir, il ne ſavait plus qu'un moyen, qui était de brûler avec un fer rouge, le premier qui aurait une attaque : ayant préparé à leurs yeux tout l'appareil néceſſaire, il produiſit une ſi grande révolution, qu'ils furent tous guéris radicalement, à l'exception d'un ſeul qui mourut à l'inſtant.

On ne peut pas plus conſeiller la gaieté que la triſteſſe ; l'un & l'autre tiennent à un principe de ſenſibilité phyſique, dont les modifications nous ſont tout-à-fait inconnues ; mais on peut bien conſeiller aux femmes vaporeuſes d'occuper leur eſprit à des lectures légères & agréables, d'éviter toutes celles dont les ſujets ſont trop ſérieux, & qui exigent trop de contention d'eſprit. Elles ne doivent s'arrêter ſur aucune idée. Il eſt important pour elles de chercher, dans une ſociété

douce & facile, une perpétuité de diſtractions. Qu'elles craignent ſur-tout de prendre un intérêt trop vif aux choſes environnantes.

L'exercice eſt très-avantageux, pris en voiture, & ſur-tout à cheval; il fortifie ſans avoir l'inconvénient de fatiguer : les légers mouvemens d'oſſillation qu'il produit dans tout le bas-ventre, occaſionnent une circulation plus facile dans ſes organes, & une atténuation plus parfaite des humeurs.

L'utilité de ce genre d'exercice, eſt encore démontrée par l'expérience, & paraît dépendre de ce que l'ordre des mouvemens qu'il introduit dans tout le corps, eſt très-propre à affaiblir l'alternative vicieuſe d'agitation & de calme, de chaud & de froid, que les femmes vaporeuſes éprouvent après leurs repas, & à certaines heures de la journée.

On ne peut pas douter non plus que la variété des objets qui ſe préſentent à

nos yeux, dans une promenade à cheval, ne change le mode des idées. Plus les mouvemens du corps ſont rapides & variés, plus l'âme a peine à fixer ſon attention; elle ne reçoit plus que des idées fugitives, dont l'impreſſion ne peut être durable. En partageant auſſi ces ſenſations, on affaiblit les idées auxquelles elle ſe livrait, avec une imprudence funeſte *.

L'opium peut être employé contre les idées ſombres & inquiétantes; ſon impreſſion ſur les nerfs fixe leur mobilité, & empêche le retour des mêmes mouvemens à leur origine, à l'occaſion deſquels ſe renouvellaient ſans doute les mêmes idées de triſteſſe.

On a reconnu auſſi au ſafran la propriété de diſſiper les nuages de la

---

* Rien n'eſt plus contraire aux perſonnes qui ſont portées à ſe livrer à une même idée, que le déſœuvrement & l'inaction : elles ne peuvent éviter avec trop de ſoin l'abandon à elles-mêmes.

mélancolie ; mais ce qui n'eſt pas facile à détruire, c'eſt cette impreſſion forte que produiſent conſtamment les mêmes objets ſur les nerfs, & les ſenſations fâcheuſes que l'âme en reçoit.

J'ai connu une femme, qui ne pouvait appercevoir un chat, ni ſe trouver dans la même chambre (même ne le voyant pas) ſans avoir des convulſions & perdre totalement l'uſage de ſes ſens, juſqu'à ce que l'animal fut ſorti.

La vue d'une pêche occaſionnait à peu près les mêmes accidens à une femme vaporeuſe que j'ai connue.

La rencontre d'un Capucin donnait des terreurs, qui allaient juſqu'à la défaillance, à un Officier qui avait fait ſes preuves de bravoure dans pluſieurs batailles.

J'ai vu une femme, dans une maladie aiguë, très-longue & très-orageuſe, qui, ſur la fin de cette maladie, rêvait toutes les nuits, qu'un grand fantôme était au pied de ſon lit, & tout exprès

pour l'entraîner dans un précipice qui était à côté d'elle : elle ſe reveillait dans une agitation affreuſe, & ſa garde, qui ne la quittait point, avait beaucoup de peine à la calmer. Mais ce qui m'a toujours paru très-ſingulier & inexplicable, c'eſt que toutes les fois qu'une perſonne de la maiſon, qui lui était attachée par la plus étroite amitié, était dans ſa chambre, elle repoſait d'un ſommeil tranquille, ſans être effrayée par la vue d'aucun fantôme. Lors même que cette perſonne était dans ſa chambre ſans qu'elle le ſût, elle jouiſſait de la même tranquillité.

2.° Pour détruire l'atonie dominante dans toute la conſtitution, les premiers remèdes ſont ſans doute les analeptiques, combinés avec les toniques, ou les amers, les préparations de fer, les teintures ſpiritueuſes, les huiles eſſentielles, les eaux de Spa, de Barège, de Ballarue, coupées avec le lait, le bon vin vieux, l'eau à la glace, & les bains froids.

Les analeptiques, dans une conſtitution épuiſée, donnent à l'eſtomac une tâche à remplir au-deſſus de ſes forces, s'ils ne ſont combinés avec les amers : c'eſt toujours ſur le degré de force de l'eſtomac, que l'on doit meſurer la doſe & la qualité des alimens. La réparation ou l'entretien auxquels ils ſont deſtinés, ſont toujours incomplets, ſi l'on ne ſuit pas ce principe.

Parmi les amers, le fiel de bœuf, l'écorce d'orange amère, la racine de gentiane, les ſommités d'abſynthe & de ſentaurée, la camomille Romaine, le quinquina, ſont ceux qui réuſſiſſent le plus conſtamment. Ces remèdes fortifient les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, les diſpoſent à la ſenſibilité d'une manière plus heureuſe. Ils font d'autant plus de bien, que ſouvent les nerfs de ces organes ſont les plus affectés. Ils ont encore l'avantage de produire des digeſtions qui rétabliſſent inſenſiblement l'équilibre dans le ſang,

en y portant un chyle mieux élaboré ; les humeurs muqueuſes & phlegmatiques ſont changées.

Si ces ſubſtances échauffent trop, il faut les incorporer avec les gommeux, les extraits de plantes nitreuſes, ou y joindre des acides végétaux, même les minéraux : l'elixir de vitriol convient beaucoup dans ce cas. Les préparations de fer, ont la vertu fortifiante au plus haut degré : *Sidenham* préférait la limaille de ce métail. Elle produit ſouvent de l'agitation dans les tempéramens très-irritables ; c'eſt pourquoi il y joignait ſon *laudanum* liquide.

Les eaux minérales ferrugineuſes, ſont d'un uſage très-heureux.

Le quinquina eſt le premier des remèdes toniques & fortifians ; c'eſt celui qui échauffe le moins, & dont l'uſage eſt le plus généralement reconnu pour accroître d'une manière durable les forces de toute la conſtitution ; il rend

aux fibres muſculaires leur *tenor mediocris & conſtans.*

C'eſt ſans doute cette vertu qui le rend propre à combattre avec tant de ſuccès toutes les maladies, dont la marche eſt marquée par des retours périodiques.

Les teintures ſpiritueuſes, les huiles & les baumes eſſentiels, ne conviennent pas dans tous les cas; ils ne ſont utiles que quand il y a réſolution des forces dans les organes précordiaux; ils rappellent la vie dans ces organes, & ils rétabliſſent l'équilibre, en faiſant révulſion des forces concentrées dans des parties éloignées. Si l'atonie eſt générale, il faut éviter l'uſage de ces remèdes; ils aggravent la faibleſſe conſtitutive, & laiſſent moins de reſſources pour y remédier.

Les eaux de Spa, de Barrège, de Balarue, ſont des toniques appropriés; mais il faut en interrompre l'uſage quand ils portent les humeurs à la tête.

M. Tiſſot a obſervé qu'elles enivraient quand on les prenait mal à propos *.

Le bon vin eſt très-propre pour fortifier l'eſtomac ; mais M. Wilſt remarque qu'il faut le prendre à jeun : il produit, dit-il, un effet plus marqué ; il facilite les opérations de l'eſprit, il diſpoſe l'eſtomac à de bonnes digeſtions, il communique une force expanſive dans tout le corps, dont l'effet ſe reſſent à l'inſtant ; enfin, il peut tenir lieu de quinquina aux enfans, aux perſonnes d'un tempérament faible : mais le remède de M. Wilſt, excellent en Angleterre, réuſſirait moins généralement dans les climats tempérés, & produirait, dans les pays chauds, un effet contraire

* Cette ivreſſe doit être attribuée au gas qui ſe détache de ces eaux, & qui ſe porte à la tête, comme celui du vin de Champagne. C'eſt ce gas qui donne la vertu à la plupart des eaux minérales, par la volatilité que le tranſport fait ſouvent évaporer. C'eſt ce gas enfin, que l'on n'imitera jamais dans les fabriques d'aux minérales artificielles.

à l'intention du Médecin. L'eau à la glace eſt un tonique très-ſûr, & dont l'effet eſt reconnu dans les maladies aiguës comme dans les maladies chroniques; mais c'eſt un ſtimulant trop actif, quand les nerfs ſont diſpoſés à une irritabilité prompte.

Le bain froid eſt le fortifiant le plus actif; il agit ſur tout le ſyſtême vaſculaire & nerveux extérieur, avec une activité très-prompte, & communique de proche en proche, une force tonique dans les vaiſſeaux, qui ſouvent porte le ſang vers la tête avec trop d'impétuoſité.

L'exercice eſt très-eſſentiel pour augmenter les forces, & faciliter les digeſtions; les frictions ſur les extrêmités & ſur l'épine du dos, faites avec des linges ou des flanelles, impregnées de vapeurs aromatiques, peuvent fortifier, & ſuppléer à l'exercice. *

* C'eſt pour ſuppléer à cet exercice, que les

Les rapports entre les différentes dégénérations des humeurs, & l'état d'atonie & de mobilité dominante qu'elles amènent lentement dans toute la conſtitution, eſt ſubordonné aux vices particuliers des humeurs dégénérées, & ce n'eſt qu'en entrant dans un détail profond ſur chaque vice en particulier, que l'on peut calculer ſon influence ſur les mouvemens vicieux des nerfs.

Deux obſervations que je vais rapporter, ſuffiront pour prouver combien la dégénération des humeurs influe ſur le ſyſtême nerveux, & combien il faut s'éloigner quelquefois du traitement des maladies nerveuſes en général, pour détruire la cauſe qui les produit.

Une Demoiſelle de trente ans, ou à peu près, qui avait paſſé une grande partie de ſa vie au couvent, était ſujette, depuis long-temps, à des fièvres

---

Indiens indo'ens ſe font frotter & maſſer tout le corps, par leurs eſclaves.

bilieuſes

bilieuſes, qui étaient accompagnées de ſpaſmes, & de contractions nerveuſes générales. Les convulſions annonçaient chaque redoublement de cette fievre, dont la marche était ſemblable à celle des fièvres bilieuſes ordinaires ; elle ſe terminait par des évacuations bilieuſes très-abondantes.

Je la traitai d'une de ces fièvres, en lui faiſant prendre de l'orengade pour boiſſon ordinaire, & du nitre avec la crême de tartre, à petites doſes, & ſouvent répétées : la fièvre finit, mais les ſpaſmes & les contractions nerveuſes ne furent que peu diminuées ; une faibleſſe générale accablait la malade, une profonde mélancolie la dominait ; elle avait preſque toujours mal à la tête, un dégoût habituel, un fréquent mal de gorge, une ſoif continuelle. Je m'apperçus qu'elle avait la bouche en mauvais état ; elle était très-échauffée, & ſes gencives étaient gonflées & livides. Quelques taches violettes

qui parurent au col, achevèrent de me convaincre qu'un vice ſcorbutique * était la cauſe de la maladie vaporeuſe.

Je la traitai en conſéquence; elle prit le jus des plantes anti-ſcorbutiques, & la décoction de bourgeons de ſapin de Ruſſie; je lui ordonnai un régime abſolument végétal, & elle fut radicalement guérie. Les ſymptômes vaporeux diminuèrent en proportion des ſymptômes ſcorbutiques, la mélancolie ſe diſſipa, & l'âme ne fut plus comprimée par les idées noires qui l'avaient ſi long-temps fatiguée.

Seconde Obſervation.

UNE Dame d'environ quarante-cinq ou quarante-ſix ans, d'un tempérament

* Le vice ſcorbutique n'eſt peut-être qu'une dégénération alkaline de la bile. Ce ſyſtême ne ſerait pas facile à prouver; mais on pourrait, au moins, démontrer que les tempéramens bilieux ſont plus ſujets à cette maladie, & qu'ils en éprouvent des effets bien plus rapides.

phlegmatique, ayant paſſé, depuis dix ou douze ans, le temps critique, était attaquée, depuis cette époque, d'une maladie cruelle, dont on était bien loin de ſoupçonner la cauſe.

Quelques mois après la ſuppreſſion totale de ſes règles, elle éprouva des difficultés d'uriner; elle reſſentait des douleurs très-vives dans la région des reins; elles ſe prolongeaient quelquefois dans différentes parties du bas-ventre, & s'étendaient juſques dans les cuiſſes & les jambes. Les urines dépoſaient quelquefois un limon très-rouge, & alors les reins étaient brûlans comme du feu; d'autres fois, elles dépoſaient une quantité conſidérable de glaires: les mouvemens en marchant étaient pénibles & ſouvent douloureux.

Tout le genre nerveux, était d'une mobilité extrême; les ſpaſmes, dans différentes parties, très-fréquens; la plus légère cauſe, ou phyſique ou morale, y donnait lieu; l'âme éprouvait

le même ébranlement, & la plus légère ſenſation de peine ou de plaiſir, la livrait à des efforts qui lui étaient funeſtes.

Tous ces accidens n'étaient que le prélude d'accidens beaucoup plus graves, qui ſe renouvellaient tous le trois ou quatre mois, depuis, à peu près, dix ans.

La malade éprouvait un feu dévorant dans les reins, une douleur déchirante dans le côté du ventre, tantôt à droite, tantôt à gauche. Ces douleurs allaient toujours en croiſſant; la première heure, elles étaient moins vives, mais la ſeconde, elles devenaient affreuſes, & finiſſaient par les convulſions. La ſeconde heure révolue, à la minute, toutes les ſouffrances finiſſaient. La malade reſtait deux heures entières ſans rien reſſentir qu'une très-grande faibleſſe : ces deux heures de calme écoulées, la même ſcène recommençait, & ſe renouvellait ainſi ſucceſſivement

pendant trois jours entiers; le premier, les douleurs étaient moins fortes; le ſecond, elles l'étaient davantage, & le troiſième, encore plus.

Après que ces trois journées s'étaient paſſées dans les douleurs & les ſouffrances, ſans qu'aucun ſecours put les calmer, les rallentir, ni changer leur marche, la malade reſtait dans une faibleſſe exceſſive : les facultés de ſon âme étaient affaiblies, pendant ces accès affreux. Les urines étaient fort claires avant l'attaque dont elles étaient le ſignal.

Ce fut après un de ces accès, dont je fus témoin, que je commençai le traitement; je vis du premier coup-d'œil, que les accidens nerveux n'étaient que ſymptômatiques; je vis que le principal ſiège de la maladie était dans les reins : j'y ſoupçonnais de la ſuppuration; les urines m'avaient ſemblé pluſieurs fois l'indiquer; mais j'étais

très-embarraſſé ſur la manière de traiter cette maladie.

Je me décidai pourtant, étant perſuadé qu'une dégénération muqueuſe du ſang, était la cauſe éloignée de la maladie, & que peut-être des graviers dans les reins, en étaient la cauſe prochaine.

J'employai, en conſéquence, des fondans végétaux, tels que le raifort, la ſaponnaire, la ciguë, les baumes naturels, les préparations de fer, les purgatifs très-actifs. Arrivé à l'époque où l'accès avait coutume de revenir, je fis prendre le quinquina à très-haute doſe, afin de rompre la chaîne des mouvemens qui ramenaient cette maladie.

Tous ces remèdes n'eurent qu'un ſuccès éphémère; ils retardèrent l'accès de trois mois, mais ils revint avec autant de force que jamais. Pendant ce dernier accès, j'eſſayai toutes ſortes

de remèdes calmans ; ils n'eurent aucun ſuccès.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre les deux derniers accès, la malade n'ayant rendu aucune pierre ni gravier, mais ayant rendu une quantité énorme de glaires par les ſelles & par les urines, par l'effet des remèdes que j'avais employés, je me décidai à les continuer encore ; mais ſoupçonnant alors quelque vice caché dans la maſſe du ſang, j'employai des bains tièdes ; & les douleurs étant toujours auſſi cuiſantes dans la région des reins ; je me décidai à chercher à faire révulſion du vice qui s'était concentré ſur ces organes.

Je fis faire une friction ſur une cuiſſe avec la teinture de cantharides ; elle produiſit à peu près l'effet du veſſicatoire, dont les petites veſſicules ſe terminèrent par des dartres.

Ayant fait cette découverte, je changeai le traitement : je continuai les bains, & je fis prendre des bouillons

compoſés avec les plantes dépuratives & les écreviſſes. Ces remèdes firent ſortir des dartres en abondance ſur les cuiſſes & les jambes.

J'employai une ample boiſſon d'infuſion de creſſon, des jus de plantes dépuratives, & je purgeais très-ſouvent avec les pillules de Beloſte, ou la tiſane de vinache.

Ce traitement dura à peu près quatre ou cinq mois ; les dartres diſparurent & avec elles tous les accidens auxquels elles avaient donné lieu : il y a quatre ans que ce traitement a été achevé, & la cure ne s'eſt pas démentie.

Les fleurs blanches ſont trop communes, & influent trop puiſſamment ſur les maladies nerveuſes, pour n'en pas dire deux mots.

Leur cauſe eſt toujours une dégénération muqueuſe du ſang, avec relâchement dans les vaiſſeaux lymphatiques de la matrice, & inertie dans cet organe.

Les ſymptômes eſſentiels de cette maladie, ſont les tiraillemens de l'eſtomac, les laſſitudes dans les bras, les jambes & les cuiſſes, & enfin, l'affaibliſſement de tout le corps.

Mais le premier & le plus particulier ſymptôme de cette maladie, doit éclairer ſur le traitement; il indique que c'eſt ſur les digeſtions que les premiers moyens doivent porter. C'eſt en changeant leur nature qu'on parviendra à corriger celle du ſang, & à y rétablir l'équilibre néceſſaire.

Quoique ce moyen puiſſe être enviſagé comme général dans le traitement de toutes les maladies, cependant il eſt applicable plus immédiatement au traitement des fleurs blanches.

Il faut donc chercher des remèdes qui produiſent des digeſtions moins muqueuſes; rien ne m'a paru mieux opérer cet effet, qu'une combinaiſon de fiel de bœuf, de ſel eſſentiel, de quinquina, & d'extrait de gentiane.

J'obſerverai, à l'égard du fiel de

bœuf, que c'eſt le plus grand remède que l'on puiſſe mettre en uſage, toutes les fois que les ſucs digeſtifs ne peuvent plus produire de digeſtions, ou qu'ils en produiſent de mauvaiſes. Il a le double avantage de purger les premières voies, des humeurs groſſières qui les fatiguent, & d'en détruire la cauſe; en ſe mélant à la maſſe du ſang, il y rétablit l'équilibre conſtitutif.

Ce médicament eſt trop peu connu, ou du moins trop peu uſité en France: les Allemands en font beaucoup de cas, & s'en ſervent tous les jours avec les plus grands ſuccès.

Les remèdes fondans & toniques, conviennent dans le traitement de cette maladie; le raifort ſauvage, rapé & pris en guiſe de moutarde, aide à dépurer la maſſe du ſang, des parties muqueuſes qui détruiſent les forces toniques de la matrice.

Les remèdes externes, tels que les injections, les fumigations, peuvent

être de quelqu'utilité. L'état de relâchement & d'inertie de la matrice, qui produit une eſpece de catharre ſur ce viſcère, indique ces moyens; mais il ne faut pas les employer comme remèdes curatifs : les fleurs blanches ne doivent pas ſe guérir trop promptement.

La tiſane que l'on doit employer conſtamment dans le traitement de cette maladie, c'eſt la décoction de bourgeons de ſapin de Ruſſie, à laquelle on ajoute une petite doſe d'un ſel neutre quelconque, afin d'en obtenir plus de parties réſineuſes.

Ce remède ſpécifique eſt d'autant plus ſûr, qu'il a la propriété particulière de guérir un vice qui ſouvent ſe confond avec les fleurs blanches, & en impoſe aux gens de l'art.

Les pertes ſanguines tiennent de près aux cauſes qui produiſent les fleurs blanches; mais leur traitement exige un détail trop long pour me permettre de m'y livrer.

Je me contenterai de dire que l'on guérirait beaucoup plus ſouvent ces maladies, à quelques époques que les femmes en ſoient tourmentées, ſi l'on comptait moins ſur les ſaignées & les aſtringens, & ſi l'on s'attachait davantage à détruire les humeurs glaireuſes & flegmatiques qui dominent dans le ſang, & qui, ſe dépoſant continuellement ſur la matrice, détruiſent le ton néceſſaire à cet organe, & changent inſenſiblement ſa vitalité naturelle.

La ſaignée eſt d'autant plus dangereuſe dans le traitement de cette maladie, quelle eſt ſouvent la cauſe éloignée qui la produit.

La vertu des aſtringens, ſi elle ne ſe détruit pas dans les premières voies, ne peut qu'augmenter la cohéſion des fibres qui compoſent les vaiſſeaux de la matrice, & par cet effet, retarder quelquefois les pertes ; mais leur action ne portant pas ſur la cauſe de cette maladie, ils ne la guériſſent jamais : ils

peuvent même la rendre incurable, en donnant plus de conſiſtance aux humeurs glaireuſes, qui produiſent, avec le temps, des engorgemens, des ſquirres, ou des polypes dans cet organe.

Pour détruire la tendance à la congeſtion des humeurs ſur le cerveau, ou la concentration des mouvemens nerveux ſur cet organe.

1.° Il faut modifier l'extrême ſenſibilité des nerfs du cerveau.

2.° Rétablir dans toute la conſtitution un degré conſtant de ſenſibilité & de mobilité moyenne.

3.° Faire révulſion de la direction, ſoit des humeurs, ſoit des mouvemens nerveux qui ſe dirigent ſur l'origine des nerfs.

I. Les remèdes antiſpaſmodiques ſont les plus propres à modifier l'extrême ſenſibilité à l'origine des nerfs : & c'eſt par les plus doux de cette claſſe qu'il faut commencer leur uſuge.

Les infuſions de feuilles de mille-

feuilles, de fleurs de chèvre-feuil, de feuilles d'oranger, ſont des remèdes très-appropriés dans ces cas.

Les eaux diſtillées de fleurs d'orange, de tilleul, de meliſſe, de lis, &c.

Après ces remèdes, on peut en employer de plus énergiques, tels ſont la valériane ſauvage, le camphre, le muſc, la rue, l'aſſafœtida.

Les remèdes qui n'ont qu'une vertu antiſpaſmodique légère, changent doucement l'irritabilité des nerfs; ils leur impriment un nouvel ordre de ſenſibilité, tandis que des remèdes plus actifs occaſionneraient des commotions auxquelles les nerfs ne ſont déjà que trop accoutumés; ils augmenteraient tous les déſordres nerveux, comme on le voit arriver lorſqu'on emploie les eſſences, les eſprits, les ſels volatils, dans des cas de mobilité extrême.

Les fleurs de chèvre-feuil, ſont de légers calmans qui conviennent dans les cas où l'on craint d'échauffer, & où il

eſt important de calmer la trop grande irritabilité des nerfs.

Les feuilles d'oranger ont beaucoup plus de vertu; elles ont acquis une grande réputation depuis quelques années: MM. *Vanſvieten*, *Stork*, & *de Haen*, s'en ſont ſervis avec beaucoup de ſuccès, dans le traitement de toutes les maladies convulſives.

La valériane ſauvage a eu encore beaucoup plus d'éloges; elle a été regardée comme un véritable ſpécifique: elle raſſemble plus d'obſervations en ſa faveur, que tous les autres remèdes antiſpaſmodiques. MM. *Colonnia* & *Marchand*, ont donné beaucoup de célébrité à ce remède.

Le camphre & le muſc ont une action bien connue ſur les nerfs; mais ils doivent être ſagement adminiſtrés.

Le caſtoreum eſt de tous les remèdes antiſpaſmodiques celui qui mérite le moins de confiance.

L'aſſa fœtida réuſſit très-bien quand

il y a des vers dans les intestins, & sur-tout si on l'associe à la valériane sauvage. Son usage occasionne quelquefois des bluettes devant les yeux.

Si ces remèdes ne sont pas suivis d'un succès complet, on emploiera des moyens qui puissent augmenter la sensibilité dans les organes qui jouissent d'une forte sympathie avec le cerveau, afin d'obtenir la révulsion des mouvemens d'irritation fixés sur ce viscère. Rien n'est plus propre à produire cet heureux effet que des lavemens âcres, ou des frictions sur les jambes avec la teinture des cantharides.

III. Pour rétablir dans toute la constitution un degré moyen de sensibilité & de mobilité, il faut employer une alternative assidue de bains tiedes & de bains froids, de lavemens chauds & de lavemens à la glace, l'exercice à cheval ou en voiture, de longues courses à pied, quand les forces le permettent, les frictions sèches & le repos, les

plaques

plaques d'aimans, l'électricité, &c. *

* L'examen de la méthode de M. Meſmer, dans le traitement des maladies, ſemble annoncer qu'il emploie l'aimant, & l'aimant, peut-être, électriſé.

L'électricité, & le magnétiſme, ont été conſidérés comme des fluides analogues entr'eux, & peut-être ſont-ils les mêmes : ils ont peut-être auſſi plus que de l'analogie avec le prétendu fluide nerveux ; il eſt poſſible que la même cauſe qui attire le fer, qui fait gronder la foudre, faſſe mouvoir & ſentir l'homme.

C'eſt ce qu'on avait reconnu avant M. Meſmer (*a*) qui n'a d'autre avantage que d'avoir chargé un corps quelconque (c'eſt une poudre) d'une grande quantité de cette vertu magnétiquo électrique.

On avait employé l'aimant ordinaire, mais il n'avait pas produit de grands effets. La poudre de M. Meſmer en produit, au contraire ; mais la manière d'agir de ce médicament eſt ſi peu ſûre, ſi peu fidèle, qu'il ne peut mériter à ſon Auteur qu'un ſuccès éphémère & incertain.

1.° Il n'opère pas ſur tous les individus.

2.° Il agit ſur quelques-uns malheureuſement. Cela eſt prouvé par l'exemple d'un homme à demi-ſourd, amené à M. Meſmer, qui, après avoir été touché à l'oreille, eſt devenu plus ſourd qu'auparavant.

3.° Ce remède ne peut agir que ſur les maladies nerveuſes, & ne guérir que quelques ſymptômes de ces maladies.

(*a*) M. Sauvage avait donné une Theſe ſur cette matière.

La chaîne des mouvemens qui perpétuent la ſenſibilité vicieuſe d'un organe, eſt toujours d'autant plus forte que l'habitude de ces mêmes mouvemens eſt plus conſtante, & les commotions qu'elle produira ſeront plus vives & plus rapprochées, ſuivant que la ſenſibilité & la mobilité s'éloigneront davantage de leur équilibre conſtitutif & inhérent à chaque organe.

Les mouvemens organiques ont beſoin du même équilibre pour conſerver l'intégrité de leurs fonctions, qui eſt indiſ-

---

M.lle Ch.*** attaquée d'une eſpèce de tympanite, après avoir employé pluſieurs remèdes inutilement, fut conſulter M. Meſmer, qui, en la touchant ſur le ventre, lui fit rendre beaucoup de vents, & la ſoulagea ; mais les vents étant reproduits bientôt après, elle eut recours encore à M. Meſmer, qui ne lui procura encore qu'un ſoulagement momentané, ſon remède ne pouvant agir ſur la cauſe de la maladie. Cette Demoiſelle s'eſt confiée depuis aux ſoins d'un Médecin, qui, ſans la toucher, eſpère la guérir, & la délivrer pour toujours des attouchemens de M. Meſmer.

penſable, pour aſſurer la juſteſſe des opérations de l'eſprit; & quand cette harmonie eſt détruite, il en réſulte toujours des déſordres plus ou moins apparens.

Les remèdes que j'ai preſcrits ci-deſſus, produiſent de bons effets, ſans doute, parce qu'en excitant la ſenſibilité dans des ſens oppoſés, il ſe fait une révolution qui excite une nouvelle chaîne de mouvemens en ſens contraire, qui, ſans être ceux que la nature deſire, la ramenent pourtant à des mouvemens plus favorables.

III. On établira la révulſion des humeurs, ou la concentration des mouvemens nerveux qui ſe dirigent ſur l'origine des nerfs ou ſur d'autres organes, par les calmans, les rafraîchiſſans, les ſaignées, les ſangſues, les ſétons, les ſynapiſmes, les veſſicatoires, les cautères, les ventouſes ſcarifiées, les bains de pieds, les lavemens âcres, & les demi-bains.

Mais tous ces remèdes exigent beaucoup de ſagacité dans le choix, & d'intelligence dans l'adminiſtration.

La tendance des humeurs vers le cerveau, annonce une grande effervescence dans le ſang. Les délayans, les calmans, ſont les remèdes convenables dans ce cas.

Le nitre, les gommeux & le camphre, les lavemens rafraîchiſſans, calment la trop grande effervescence du ſang, & empêchent ſes *raptus* vers le cerveau. L'air frais & libre, tel qu'on le reſpire à la campagne, eſt encore d'une grande reſſource; il détend le ſpaſme & l'érétiſme de la peau, & facilite une circulation plus égale; il tempère la chaleur du ſang, en ſe trouvant en contraſte avec lui dans l'inſpiration; il ſe charge des vapeurs ignées qui l'agitent : effet que n'aurait pu produire un air déjà chargé de parties hétérogènes, tel que celui qu'on reſpire dans les grandes villes.

Les ſétons, les veſſicatoires, les ſai-

gnées, &c. conviennent dans un vice particulier des humeurs, où il eſt indiſpenſable de faire révulſion de l'humeur, qui ſe porte ſur quelqu'organe intérieur, eſſentiel à la vie. Ces remèdes ont le double avantage d'agir comme évacuans révulſifs, & comme irritans. Cette vertu irritante ne doit point effrayer, même dans les cas où il y a déjà un érétiſme fixé ſur quelque partie. Le veſſicatoire, en l'appliquant ſur une partie éloignée de celle ou l'irritation eſt concentrée, agira comme révulſif de ces mouvemens d'irritation. L'irritabilité locale qu'il produira dans ſa ſphère d'action, attire, par l'analogie de ſes mouvemens, les mouvemens ſimillaires, & les augmente en raiſon inverſe de la diminution des premiers; &, par ce moyen, rétablit une eſpèce d'équilibre dans les mouvemens nerveux.

C'eſt-là, ſans doute, la manière d'agir des lavemens âcres & de l'émétique, que l'on y ajoute à haute doſe

quand on adminiſtre ces remèdes dans les affections ſoporeuſes ou apoplectiques. Il m'a toujours réuſſi dans ces cas avec la même conſtance.

Et une preuve encore de cette théorie, c'eſt que ſi on donne l'émétique par le haut, dans ces ſortes de maladies, & que le malade n'ait pas l'eſtomac rempli d'alimens ou d'humeurs, on augmente tous les ſymptômes de l'apoplexie; parce que le cercle d'action de l'émétique, s'étendant juſqu'au cerveau, par une forte ſympathie, il donne une nouvelle force d'irritation aux mouvemens qui s'étaient concentrés ſur cet organe *.

Les bains de pied, les demi-bains, peuvent faire révulſion, ſoit des mouvemens nerveux, ſoit des mouvemens des humeurs, qui ſe portent vers la

* Ce remède peut produire encore un autre accident dans ces cas, c'eſt celui de porter le ſang à la tête; mais on peut l'éviter en faiſant ouvrir la jugulaire pendant l'action du vomitif.

tête : ces remèdes, en fixant une plus grande quantité de ſang dans les parties inférieures, diminuent ſa tendance vers la tête, & empêchent ces effets funeſtes.

RÉSUMÉ

DE TOUT CE QUI PRÉCEDE.

NOUS avons cherché à démontrer dans cet Ouvrage, que les maladies nerveuſes tiraient le plus ſouvent leur origine des tempéramens affaiblis par des paſſions trop vives, une imagination trop active, & des jouiſſances trop multipliées. Cette grande vérité a été démontrée par la comparaiſon que nous avons faite de la vie molle & voluptueuſe des habitans des villes avec celle des habitans des campagnes, & par les effets qui en réſultent.

Les fauſſes jouiſſances que l'art a

inventé pour agrandir notre exiſtence, ne tendent qu'à la détruire; & les efforts qu'il en coûte à la Nature pour ſoutenir des mouvemens ſi rapides, changent en maux tous les biens qu'elle nous avait deſtinés.

Cependant les paſſions, les affections de l'âme, ne ſont pas toujours la cauſe des maladies vaporeuſes : c'eſt quelquefois dans le déſordre matériel qu'il faut la chercher.

Les hommes ſont quelquefois tourmentés par les maux de nerfs; mais ces maladies exercent de plus grands ravages chez les femmes. La Nature, qui s'eſt ſurpaſſée en les comblant de ſes dons les plus agréables, n'a pu les garantir des maux qui correſpondent à cette conſtitution, qu'elle ſemble plutôt leur avoir donnée pour notre bonheur que pour faire le leur.

Tout ce qui tient à la délicateſſe, à la ſenſibilité & au ſentiment, eſt dans un accord parfait chez les femmes;

toujours vous les voyez prêtes à s'attendrir ſur nos maux, & empreſſées à les réparer : il ſemble que la Nature ait placé en elle la ſource du ſentiment comme celle de la vie, & la conſervation de l'eſpèce humaine.

Cette expanſion de l'âme qui leur eſt ſi naturelle, eſt ſouvent funeſte à leur tranquillité. Pourquoi les jeux & les plaiſirs que nous cherchons auprès d'elles n'y fixent-ils pas leur bonheur ? Elles ſemblent ne le connaître que pour le répandre ſur tout ce qui les environne.

Dans la foule des Livres qui ont été faits ſur les maladies nerveuſes, il y en a peu de bons ; les Auteurs de ce petit nombre d'Ouvrages diſtingués, connaiſſaient les mœurs de leur ſiècle ; cette ſcience eſt abſolument néceſſaire pour calculer la marche, le développement, & ſur-tout le traitement de ces maladies. C'eſt après l'avoir étudiée que j'ai entrepris cet Ouvrage.

Je l'ai deſtiné à la portion la plus intéreſſante de l'humanité, & je deſire qu'il ſoit utile aux femmes, qu'il puiſſe affermir leur ſanté, & prolonger leur vie.

La conſtitution phyſique des femmes, offre toujours des indications particulières pour le traitement de toutes leurs maladies, & ce n'eſt que par une étude ſuivie, des réflexions approfondies, & une ſuite d'obſervations, que l'on peut s'inſtruire à fond du tempérament des femmes en général, & en particulier de ſon influence ſur les mouvemens de l'âme.

Ces connaiſſances apprendront les modifications différentes qui ſont utiles, ſoit au phyſique ſoit au moral, & les moyens de les donner, dans le traitement de toutes leurs maladies.

Une pareille étude exige ſans doute toute l'application d'un Médecin, tous les momens de ſa vie; mais quoi de plus ſatisfaiſant que de s'y livrer? A

combien de ſentimens ne ſacrifie-t-on pas à la fois ?

La Nature, en ſuivant la même route dans la formation & le dévelopement de tous les individus de notre eſpèce, a cependant ſignalé ſon pouvoir d'une manière mieux marquée dans la conſtitution intime des organes de la femme: leur extrême fineſſe, qui correſpond ſi bien avec la deſtination de leur vie, eſt ſupérieure aux dons que nous avons reçus de la Nature; mais c'eſt dans leur rapprochement que l'on voit le complément de ſon ouvrage, & ſon plus rare chef-d'œuve.

La Médecine de l'eſprit n'eſt point une chimère, & c'eſt ſur-tout chez les femmes qu'elle eſt utile. L'activité de leur imagination, contracte ſouvent des directions nuiſibles à l'économie de leur conſtitution; & c'eſt au Médecin à en modérer les effets, en même temps qu'il cherche à en détruire la cauſe.

Un ſemblable travail eſt bien digne

d'occuper & ſon eſprit & ſon cœur. Qu'il eſt heureux de trouver dans ſon art les moyens de rétablir l'équilibre entre l'exiſtence phyſique & l'exiſtence morale, & d'aſſurer par-là des jours tranquilles à celles de qui dépend le bonheur des nôtres!

Les maladies nerveuſes ſe multiplient tous les jours dans les grandes villes, & les maladies aiguës, au contraire, diminuent: la raiſon de ce changemeut eſt plus morale que phyſique.

Si j'oſais me permettre de faire un reproche aux femmes, de la vie qu'elles mènent dans les grandes villes, je leur dirais que l'emploi qu'elles font du temps, eſt preſque toujours une contradiction que la nature eſſuye.

Le jeu, les ſpectacles, les bals, les fêtes, réuſſiſſent ſouvent mal à les diſtraire & les amuſer; il n'y a de plaiſir réel & ſans danger, que lorſqu'il eſt un beſoin de la nature.

Que j'aimerais, pour les femmes, des

ſpectacles propres à multiplier l'exercice du corps, en les appellant ſans ceſſe d'un lieu à l'autre, par l'attrait puiſſant de la diverſité ! Que j'aimerais un ſpectacle en plein air, dans des boſquets, ſous des ombrages, où les illuſions de la perſpective étendraient les idées riantes, dont il ſerait ſi utile de les occuper; où les bâtimens enfin, ne ſeraient que des aſyles préparés contre l'orage !

Mais dans les ſalles de ſpectacles, où les femmes courent ſe renfermer, elles y reſpirent à peine; elles y déploient tous les reſſorts de leur âme, & la commotion qu'en reçoivent leurs organes, détruit profondément leur équilibre. La preuve en eſt dans les vapeurs dont elles ſont ſi ſouvent attaquées, même long-temps après la repréſentation de ces tragédies dont les cataſtrophes ſont ſi terribles.

Le repos de l'âme & du corps eſt interrompu; le jour fuit, & la nuit

s'écoule, ſans que ſon calme, qui ſe répand ſur toute la nature, ait étendu ſa douce influence ſur celles qui en avaient un beſoin ſi preſſant.

Les momens qui reſtent aux femmes, ſont ceux qu'elles dérobent au plaiſir. Elles les employent par fois à la lecture; mais quelles lectures choiſiſſent-elles? toujours celles qui, enflammant leur imagination, portent dans leurs ſens un feu qui les dévore & les conſument.

Si les paſſions s'allument dans de pareilles circonſtances, que leur développement eſt funeſte! la raiſon s'égare, le jugement ſe perd, les ſens ſont dans un déſordre affreux; les ſpaſmes, les convulſions ſurviennent: la nature eſt dans un trouble effrayant; elle ſe débat long-temps, mais en vain: elle ne peut ſortir de ces angoiſſes, qu'après de longs combats. Si les ſens alors reprennent leur équilibre, s'il s'éleve un rayon de lumière dans la raiſon, c'eſt pour

éclairer l'accès qui vient de ſe calmer, pour montrer le danger des nouvelles tempêtes, & pour en nourrir les allarmes.

Voyez, femmes aimables & ſenſibles, combien de maux vous menacent ! mais apprenez à les mépriſer, en faiſant uſage des moyens que nous vous avons propoſés ; & en vous devenant utiles, ils nous rendront votre exiſtance plus chere.

Nous avons tâché de donner la définition des maladies vaporeuſes ; mais cette tâche était trop difficile à remplir pour que nous puiſſions nous flatter de n'avoir rien laiſſé à déſirer ſur cette matière. Les maladies nerveuſes ſe confondent avec preſque toutes les maladies ; & le Médecin éclairé démêlera aiſément, dans ſa pratique, leur influence, & l'eſpace qu'elles occupent dans les maladies avec leſquelles elles ſe compliquent : mais ce deſſin ſerait d'autant plus difficile à tracer dans un Livre, que les ſymptômes nerveux ſe multiplient

toujours en raiſon du tempérament & des circonſtances morales dans leſquelles ſe trouve la malade. Il ne nous a donc été poſſible que de donner un plan général, c'eſt-à-dire, celui qui renferme le plus de cas particuliers.

Les cauſes qui portent le déſordre dans les mouvemens nerveux, ſont trop multipliées, & leur nature trop cachée, pour nous permettre d'entrer dans aucun détail ſur cette matière; mais on n'eſt pas réduit à la même obſcurité, pour calculer leurs effets; les différens ſymptômes qu'ils font naître, annoncent viſiblement le défaut d'équilibre dans la diſtribution de la ſenſibilité & de la mobilité : la faibleſſe marquée dans certains organes, & l'excès de vie dans d'autres, en ſont la preuve.

Les effets de la ſympathie nerveuſe, ſont de même très-ſenſibles; mais leur cauſe n'en eſt pas moins obſcure. Nous ne nous flattons point d'en avoir donné une explication bien lumineuſe, & notre ſyſtême

ſyſtême, ſur cette matière, pour être plus probable que quelques autres, n'en eſt cependant pas plus facile à prouver: peut-être un jour quelque génie obſervateur, enrichira la Médecine de cette découverte, qui nous conduirait à d'autres découvertes plus intéreſſantes encore.

La cauſe immédiate des maladies vaporeuſes, par exemple, ſerait une découverte digne du plus grand génie: pour nous, nous n'avons fixés nos regards que ſur les premiers produits de la cauſe immédiate des maladies nerveuſes; nous avons cherché à donner l explication de tous les ſymptômes vaporeux; & la liaiſon intime du moyen que nous avons adopté, avec la cauſe dont il émane, nous a engagé à le mettre à la place, de la cauſe elle-même, ne pouvant remonter juſqu'à elle.

Il nous a ſemblé que les maladies nerveuſes ne pouvaient être traitées avec ſuccès, ſans être diviſées: cette diviſion, ſans doute, ſerait immenſe,

ſi l'on voulait dépeindre toutes les nuances qui différencient ces maladies; mais nous avons cherché les différens caractères des maladies vaporeuſes, pour marquer leur diviſion; & nous ne nous ſommes point arrêtés aux nuances qui multiplieraient cette diviſion à l'infini.

Quoique la Nature ait affecté une bizarrerie & une inconſtance marquée dans la marche des maladies nerveuſes, cependant elle y laiſſe appercevoir des lignes de démarcation, où nous ſommes forcés d'appercevoir un caractère & des ſymptômes différens. C'eſt cette oppoſition dans les caractères des maladies vaporeuſes, qui nous a engagé à les diviſer : elle eſt, ſans doute, occaſionnée par la différence des tempéramens. Si on étudiait à fond cette matière, nous penſons qu'elle fournirait les connaiſſances les plus utiles à la Médecine ; elle pourrait inſtruire ſur le principe, le développement, & la

terminaiſon de ces maladies, & donner les moyens de les ſuivre avec plus de ſûreté, après avoir découvert leur germe dans le tempérament, & calculé d'avance la marche que ſon développement doit avoir. De telles connaiſſances agrandiraient, ſans doute, nos idées & nos moyens en Médecine, & peut-être jetteraient-elles quelque clarté ſur la métaphyſique de l'âme, en laiſſant entrevoir le principe qui la dirige.

Nous avons donc diviſé les maladies nerveuſes en trois eſpeces dont le caractère eſt aſſez diſtinct & ſeparé, pour être facilement apperçu dans la pratique, & indiquer un traitement différent.

Nous avons nommé la premiere eſpèce, *Maladie nerveuſe avec matière & léſion organique.* Ses cauſes ſont un tempérament bilieux, flegmatique, des amas d'humeurs, ou des léſions particulières dans les viſcères du bas-ventre. Son ſiège eſt conſtamment dans les premières voies; tous les ſymptômes

annoncent que ces organes ſont primitivement affectés. Le traitement doit être meſuré ſur la marche de cette maladie, dont le caractère indique la léſion primitive.

Dans la ſection qui traite de cette eſpèce de maladie nerveuſe, nous avons décompoſé ſes élémens ; & c'eſt d'après cette opération que nous avons établi le plan du traitement qui lui convient. C'eſt dans cette ſorte de maladie vaporeuſe, que l'imagination, les paſſions & les affections morales, ont le moins d'empire. L'âme eſt quelquefois tourmentée ; mais c'eſt toujours le déſordre matériel qui la trouble. Les maladies mélancoliques & hypocondriaques des hommes, rentrent dans cette eſpèce de maladie nerveuſe.

Nous avons appellé la ſeconde eſpèce, *Maladie nerveuſe hyſtérique.*

Les cauſes de cette maladie ſont un tempérament bilieux mélancolique, des léſions particulières à la matrice, &c.

Cette eſpèce de maladie nerveuſe eſt abſolument différente des autres; la matrice eſt le ſeul organe primitivement affecté, & tous les ſymptômes qui ſe déclarent, attaquent ordinairement les organes dont la ſympathie avec la matrice eſt la mieux marquée : les paſſions correſpondantes à ce viſcère ont une marche très-rapide, & ſouvent funeſte aux femmes qui les éprouvent.

Le traitement, pour être heureux, doit avoir en vue de détruire le vice de la matrice, de changer la direction des humeurs qui ſe portent ſur cet organe, humeurs dont l'âcreté changeant ſa vitalité naturelle, impriment aux nerfs une irritabilité qui les éloigne de leur ſenſibilité conſtitutive.

Nous avons dénommé la troiſième eſpèce, *Maladie nerveuſe avec relâchement des ſolides, & dégénération des humeurs.*

Ses cauſes ſont un tempérament ſanguin flegmatique, des paſſions malheureuſes, &c. &c.

Les ſymptômes de cette maladie, ſemblent affecter davantage le moral que le phyſique. L'âme eſt ſouvent tourmentée par des idées ſombres & mélancoliques ; le preſſentiment & la crainte la fatiguent quelquefois : il ſemble qu'elle cherche tout ce qui peut l'affliger, & qu'elle ne puiſſe ſe débarraſſer du nuage ſombre qui l'environne.

Le phyſique paraît affaibli ; toutes ſes opérations ſont mal prononcées ou mal achevées ; la langueur s'étend ſur tous ſes mouvemens, & porte ſon caractère dans tout ce qui arrive dans cette eſpèce de maladie nerveuſe.

En rempliſſant ce plan de la manière qui nous a paru la plus convenable au Public, qui craint l'obſcurité des définitions, & les obſervations diffuſes, voici le fruit que nous avons attendu de notre Ouvrage : les hommes, en le liſant, prendront une idée claire & préciſe de ces maladies de nerfs, que

la plupart regardent comme imaginaires dans les commencemens, & qui finiſſent preſque toujours par troubler le bonheur de leur famille, en les allarmant ſur les jours de leurs femmes. Les femmes, mieux inſtruites, ſeront plus attentives à prévenir les progrès de ce genre de maladies, & à en éviter les cauſes ordinaires & morales. Celles chez qui le déſordre des nerfs ſe ſera déclaré depuis long-temps, apprendront à reconnaître les ſymptômes progreſſifs de ces maladies dangereuſes, à y appliquer un traitement ſimple & proportionné, qui, s'il n'eſt pas toujours d'une efficacité auſſi prompte que nous l'aurions deſiré, ne ſera du moins ni dangereux ni contraire. Enfin, ſi les gens de l'Art n'ajoutent point à leurs lumières ni à leur expérience en liſant mes obſervations & les méthodes que j'indique, ils ajouteront à l'inſtruction générale, par les réflexions qu'elles pourront occaſionner, par les nouvelles

découvertes qu'ils pourront faire en vérifiant ce que j'annonce, & par leurs critiques même, que je recevrai avec reconnaissance, & dont j'espère que tout le monde pourra profiter; mais s'il s'en trouvait de déraisonnables & d'injustes, les soins que je dois à ma profession ne me laisseraient pas le temps d'y répondre.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

A

AUTEURS qui ont écrit ſur les maladies vaporeuſes, 8 & ſuiv.
Wilſt & Vieuſſens ont mal expliqué la ſympathie, 55.
Les anciens n'ont pas été heureux à expliquer la cauſe immédiate des maladies vaporeuſes, 59.
Sydenham a beauboup vanté ſon *laudanum* liquide, 99.
Les Auteurs qui ont bien écrit ſur les maladies nerveuſes, ont dû connaître les mœurs de leur ſiècle, 165 & ſuiv.

F.

FEMMES. La différence de celles qui habitent les grandes villes, d'avec celles qui vivent à la campagne : pourquoi les unes ſont ſujettes aux vapeurs, & les autres n'y ſont pas ſujettes, 1 & ſuiv.

Leur conſtitution phyſique diffère de celle des hommes, 12 & ſuiv.
Les effets qui en réſultent, 14 & ſuiv.
Quels ſont leurs ſentimens les plus naturels & les plus favorables à leur conſtitution, 21.
Femmes hommaſſes, 23.
Défauts de la morale qu'on enſeigne, aux femmes. *ibid.* & ſuiv.
Combien leur genre de vie à Paris, nuit à leur ſanté, 32 & ſuiv.
Combien le jeu, les vins recherchés, les liqueurs, prennent ſur leur ſanté, 37 & ſuiv.
Combien la lecture des Romans modernes leur eſt nuiſible, 39 & ſuiv.
Genre de vie qui leur conviendrait, 41 & ſuiv.
Elles ſont douées d'une grande ſenſibilité, 57.
Divers exemples de femmes attaquées de maladies vaporeuſes, 83 & ſuiv.
Celui d'une jeune femme, d'un tempérament très-bilieux, & guérie par l'Auteur, 117 & ſuiv.
Autre exemple d'une femme plus âgée, guérie par l'Auteur, 126 & ſuiv.
Dans les maladies nerveuſes les paſſions ſont quelquefois portées à un ſi haut degré

qu'elles entraînent des femmes ſages & honnêtes, aux écarts les plus condamnables.
Moyens phyſiques & moraux, propres à rétablir le calme dans la nature, 134 & ſuiv.
Combien les affections de l'âme ont de pouvoir ſur les mouvemens matériels, & avec quelle rapidité elles peuvent changer leurs directions, 148 & ſuiv.
Des exercices propres aux femmes vaporeuſes, 150 & ſuiv.
Obſervations faites par l'Auteur, ſur deux femmes, qui prouvent combien la dégénération des humeurs influe ſur le ſyſtème nerveux, 160 & ſuiv.
Quel a été ſon procédé à leur égard, *ibid.*

H.

HOMMES. Il y en a dont la conſtitution phyſique & morale eſt plus rapprochée de celle des femmes, qu'il n'eſt ordinaire à leur ſexe, 24.
S'ils ſont attaqués de folie, on ne peut les guérir par des moyens phyſiques, il faut en employer de moraux, 30 & ſuiv.
Exemple d'un jeune homme attaqué d'une maladie vaporeuſe, 101 & ſuiv.

Les hypocondriaques vivement ſollicités au ſuicide, & pourquoi, 103 & ſuiv.

I.

IMAGINATION. Elle a, comme la nature, ſes maux & ſes plaiſirs; elle eſt la mère des vices & des ſuperſtitions, 3 & ſuiv.
Elle régit preſque tous les mouvemens organiques chez les femmes, 111.
Combien les lectures qui enflamment l'imagination ſont dangereuſes pour les femmes, 190.

M.

MALADIES. Difficiles à découvrir, quand elles tiennent de près aux affections de l'âme. On ne peut les guérir que par une heureuſe combinaiſon des ſecours moraux & phyſiques, 25.
Obſcurité des cauſes matérielles dans les vapeurs, 27 & ſuiv.
Les maladies aiguës plus rares aujourd'hui qu'autrefois, & pourquoi, 31 & ſuiv.
Les cauſes & les progrès des maladies vaporeuſes, 43 & ſuiv.
Leur affinité avec les autres maladies, 44.

Celles qui ont leur cauſe dans une léſion particulière, & tenant à l'origine des nerfs, 45 & ſuiv.
Maladies vaporeuſes ſympathiques, 47 & ſuiv.
Quelle eſt la cauſe immédiate des maladies vaporeuſes, 59 & ſuiv.
Objection contre la cauſe aſſignée par l'Auteur, 63.
Maladies particulières à chaque tempérament, 66 & ſuiv.
Symptômes des maladies vaporeuſes, avec matières & léſion organique, 71 & ſuiv.
Leur traitement, 76 & ſuiv.
Maladies vaporeuſes hyſtériques: leurs cauſes éloignées & prochaines, 105 & ſuiv.
Leurs ſymptômes, 106 & ſuiv.
Traitement des maladies nerveuſes hyſtériques, 111 & ſuiv.
Combien difficile & combien le ſuccès incertain, 123 & ſuiv.
Maladies vaporeuſes avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs; quelles en ſont les differentes cauſes, 139 & ſuiv.
Le ſpleen des Anglais, eſpèce de maladie vaporeuſe, 141.
Les ſymptômes des maladies nerveuſes avec

relâchement & dégénération des humeurs, 143 & ſuiv.
Leur traitement, 146 & ſuiv.

P.

PASSIONS. Source des maladies nerveuſes dans les femmes, 11 & 26.
Leur énergie cauſée par un fluide électrique, 17.
Les paſſions haineuſes ne ſont point naturelles aux femmes. Leurs paſſions naturelles ſont toutes affectueuſes & douces, 18 & ſuiv.
L'influence des paſſions de l'ame, prouvée par les déſordres qu'elles produiſent dans la conſtitution phyſique, 140.
Il eſt poſſible de guérir une paſſion par une autre paſſion, 144 & ſuiv.
Les déſordres que les paſſions opèrent dans une femme, 190 & ſuiv.

S.

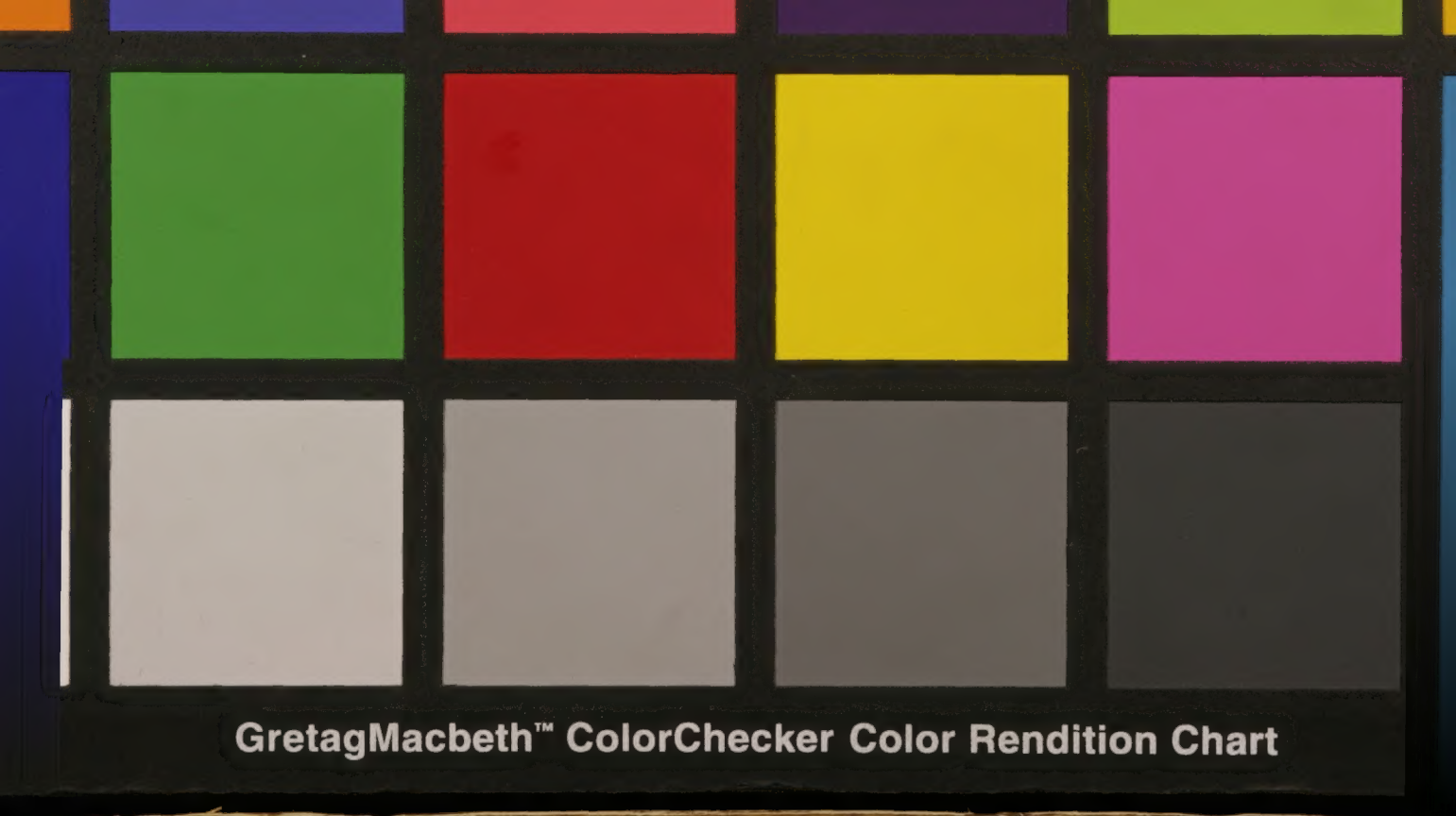
SEXE. Les rapports que la nature a mis entre les deux ſexes, 19 & ſuiv.
Spectacles. Leurs inconvéniens par rapport aux femmes, 34 & ſuiv.

Quels ſont les ſpectacles qui leur conviendraient, 189.

V.

VAPEURS. Trois eſpèces de vapeurs, 69.

FIN de la Table des matières.


GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart